

TEXTES PRÉSENTÉS SUR DIFFÉRENTS RÉSEAUX SOCIAUX DU 15 AU 30 JANVIER 2012

© 2011 Bertrand Duhaime (Douraganandâ) *Note : Pour tous les textes qui suivent, autorisation de les reproduire uniquement dans leur intégralité --donc sans aucune suppression, modification, transformation ou annotation, à part la correction justifiée d'éventuelles fautes d'accord ou d'orthographe et de coquilles-- veillant à en donner l'auteur, Bertrand Duhaime (Douraganandâ), la source, www.lavoie-voixdessages.com ou Bertrand Duhaime sur ((Facebook)), et d'y joindre la présente directive, en tête ou en pied de texte.*

LES CONDITIONS DE LA PAIX MONDIALE

La paix mondiale ne peut résulter des décisions d'un Conseil suprême qui essaierait d'arbitrer les dissensions entre les États et les chefs des partis des différents pays. Les termes d'une entente écrite peuvent toujours être rejetées et violés si les causes profondes des mécontentements n'ont pas été supprimées. De même, il est inopérant de demander aux êtres humains de maintenir des pensées de paix dans leur cœur et de les affirmer pour qu'ils trouvent la paix véritable. Des éléments de la nature humaine, comme ses pulsions intimes, ses aspirations personnelles, ses émotions ne peuvent se transformer aussi facilement. Derrière ces mouvements intimes se cachent principalement



de désir de possession, la quête de la jouissance, les jeux de pouvoir et les désirs de renommée. Et c'est en aidant les êtres humains à dissoudre les aspects égoïstes de leur personnalité, ce masque de leur Individualité divine, qu'on leur fera découvrir les avantages de la paix. En cela, chacun doit faire sa part, si l'Humanité compte que l'ensemble trouve la paix définitive.

Ralph Lewis disait avec raison : «*La paix du monde doit commencer par la paix de l'individu.*» Les éléments d'une paix véritable et durable parmi les nations résident dans la suppression des facteurs qui, présentement, incitent à la guerre. Il doit y avoir une meilleure attribution et une distribution plus équitable des territoires, des ressources naturelles et des marchandises du monde. Le monopole des ressources naturelles, des

moyens de communication, des maisons d'éducation et des voies commerciales doivent cesser. Il faut arrêter de tenter de préserver la paix par l'établissement de forces armées puissantes qui reçoivent pour mission d'isoler les nations perturbatrices ou dérangeantes et d'emprisonner les éléments discordants. Les grandes armadas et les armées motorisées qui se proposent d'empêcher les migrations humaines ou qui encerclent les nations agressives produisent une isolation qui équivaut à l'emprisonnement. C'est croire à une paix armée bien fragile qui, humiliante et répressive, attise la rancune. On ne témoigne en cela d'aucune recherche pour supprimer la cause qui provoque les désordres.

Aucune nation moderne, petite ou grande, ne cherche à s'emparer d'autres puissances par plaisir, sauf quelques chefs politiques à la cervelle brûlée. Mais leurs peuples, eux, ne sont pas des barbares assoiffés de sang, même si les résultats de leurs actes portent ces marques. Ils témoignent plutôt de leur révolte face à leurs conditions de vie. Aussi incroyable et incompatible que cela paraisse, ils cherchent à se procurer le droit d'être eux-mêmes, de retrouver leurs moyens de subsistance, de conquérir leur bonheur ou d'écarter ce qui tente d'envahir et d'annihiler leur culture. Aucune nation ne préservera la paix du monde au moment où d'autres peuples crèvent de faim à quelques kilomètres de distance de terres d'abondance, dont des territoires sont inoccupés et inexploités. Aucune nation ne restera béatement assise tandis que ses bateaux restent immobilisés dans ses ports par manque de carburant, inutiles au transport des marchandises dont elle a besoin, parce qu'une autre nation monopolise le pétrole. Aucune nation ne respectera la paix internationale si elle reste confinée sur un territoire aride et infertile et qu'on lui refuse de coloniser de grandes superficies libres appartenant à d'autres nations. Aucune nation intelligente n'endurera placidement l'humiliation, la famine, l'isolement et la peste pour que d'autres peuples préservent leur bonheur sans trouble, si elles ne reçoivent pas une aide adéquate.

En fait, tous ces états de fait sont oppressants, confinant à l'esclavage et au dépérissement, ce qu'aucun être humain n'acceptera plus, préférant la mort. C'est la domination du plus faible par le plus fort, déguisée en bons sentiments. Ces propos n'invitent pas à dépouiller ceux qui ont au profit de ceux qui n'ont pas ou à morceler

arbitrairement les territoires. Ils invitent plutôt à inventer des méthodes scientifiques par lesquelles les nations gagneront ce qu'elles ne possèdent pas. Chaque nation doit faire preuve d'effort, d'initiative, d'adresse et de vision pour avoir droit de posséder et de prospérer. Mais aucune nation ne devrait avoir le droit d'empêcher l'application des autres nations pour préserver égoïstement l'équilibre de son propre pouvoir et de sa propre richesse. La Terre appartient à tous ses habitants. Si une nation veut se montrer supérieure, que ce soit par ses réalisations, non par son oppression ou sa dissuasion militaire. Ainsi, on ne cherchera plus à obtenir par le feu des fusils ce que l'on obtiendra de bon gré, une structure économique adaptée et la réussite dans ses entreprises.

Une loi cosmique d'équilibre suscite naturellement l'éveil des forces, considérées comme opposées, à chercher les meilleurs moyens de détourner ou de contourner les lois et les moyens établis. Ainsi, plus un peuple se dote d'armes de dissuasions, plus d'autres cherchent les moyens d'en annuler la puissance.

UNE JUSTE COMPRÉHENSION DE LA DIVINITÉ

Souvent, la Divinité qu'invoque un être humain particulier porte les qualités qu'il projette sur des êtres invisibles pour échapper à son sentiment de petitesse, d'incomplétude, d'impuissance ou d'angoisse devant l'inconnu ou les réalités abstraites. Alors, il arrive souvent que ce qui le sauve ou vient à son secours, ce soit ses propres qualités magnifiées en divinités tutélaires ou providentielles. Dans certains contextes, les divinités réfèrent à des états de la matière : solide liquide ou gazeux. En songe, rappel du père, image de l'autorité, des valeurs et de la tradition, cette entité suggère un besoin de protection dans une phase d'inquiétude ou un désir d'évasion des réalités terrestres ou des situations trop contingentes (terre-à-terre). Évidemment, il peut également s'agir d'un contact psychique avec son Soi supérieur, avec un *Deva* ou avec un Maître réalisé. Celui qui compte s'assurer une expansion maximale gagnerait à donner à ce mot celui de la Réalité divine dans son aspect le plus élevé.

En effet, lorsqu'un enseignant spirituel parle de **Dieu**, il réfère généralement à la Source suprême et unique qui est et contient tout. Mais ce terme, galvaudé, peut aussi désigner le Créateur cosmique ou celui d'un schème particulier. Bien que la majorité l'ignorent, pour ce qui a trait aux diverses religions de notre monde, ce terme réfère au Grand Maître de l'enfermement, Yaldébaoth, qui a tenu l'humanité si longtemps en état de sujétion.

En spiritualité, on connaît encore la notion de **Dieu le Père-Mère**, une expression notamment si chère à l'École essénienne, qui désigne le Créateur du Ciel et de la Terre dans son potentiel androgyne. Dans un sens plus contemporain, on affirme que le **Père-Mère** désigne la Force créatrice suprême ou la Lumière suprême de la Réalisation, formée de trois aspects créatifs, qui réside dans le Grand Soleil cosmique central. Mais, de ce Plan divin fort élevé de la Création, seuls les Seigneurs Siraya et Kuwaya en seraient présentement identifiés.

Dans la vie courante, en mystique, on préfère séparer la réalité de Dieu le Père-Mère en Dieu le Père et Dieu la Mère. Dans ce contexte précis, **Dieu le Père** affirme le rôle fonctionnel de l'Être absolu ou de la Vie unique, dans sa fonction émettrice, donc dynamique, active, électrique. Dans cet aspect polaire mâle, il figure le Rayon du Verbe divin, le Pouvoir, la Volonté, le Rayonnement, l'Activité, l'Émanation, l'Expir de la Source unique, associé au Rayon divin du saphir bleu. Au niveau individuel, il active l'hémisphère gauche du cerveau (raison, esprit logique et créativité concrète) et le centre de la gorge. Il s'agit de l'Essence éternelle, de l'Esprit divin qui détient l'Idée unique ou le Plan suprême de la Création. On l'appelle parfois l'Essence universelle.

Quant à **Dieu la Mère**, dans le même contexte, elle affirme le rôle fonctionnel du même Être absolu dans sa fonction passive, magnétique et réceptive. Dans cet aspect polaire femelle, cet aspect divin figure le Rayon de l'Amour, l'Énergie de cohésion, le Grand Silence, l'Immobilité, le Potentiel latent, l'Organisation du Monde, l'Inspir de la Source unique, associé au Rayon rose cristallin. Au niveau individuel, il préside sur l'hémisphère droit du cerveau (la créativité abstraite, l'intuition) et sur le centre cardiaque, siège de l'âme. Il s'agit de la Substance subtile ou de l'Éther, du Néant primordial, de l'Intelligence cosmique, le Réservoir de toutes les formes potentielles. On l'appelle parfois la Substance universelle.

Il est très important pour un être de bien préciser ses notions, car cela fait toute la différence entre attirer une vibration basse ou élevée. En outre, plus celui-ci détient une perception élevée de la réalité qu'il invoque,

plus il obtient une énergie puissante. Or il faut savoir lancer son ancre au plus haut des Cieux pour parvenir à la Maîtrise parfaite, qu'on peut aussi appeler, notamment, la Redécouverte complète de soi, la Connaissance parfaite de soi, la Perfection ontologique ou la Réalisation transcendante.

Pour cette raison, il importe de dégager la notion de Dieu de toute connotation religieuse ou morale pour la dégager du rayonnement des faux-dieux, qui ont trop longtemps dominé la Terre. De même, il convient de toujours donner au mot «Dieu», dans ses pensées et ressentis, comme dans ses affirmations et proclamations, le sens de Source originelle, suprême et unique, d'Être absolu ou d'Être-Un. Alors, on établit un contact avec la Puissance infinie qui est Tout et comprend Tout, un taux vibratoire qui ne peut être dépassé.

SAVOIR ÉTABLIR L'ÉQUILIBRE ENTRE LE DONNER ET LE RECEVOIR

L'équilibre se situe toujours au point du juste milieu entre deux extrêmes, qui représentent des abus ou des excès néfastes. Or, en tout, il faut savoir trouver en tout l'équilibre entre le trop et le pas assez. De ce fait, la loi du partage et de l'échange n'échappe pas à cette nécessité. Le don doit s'accompagner autant de l'accueil rempli de gratitude que du redon joyeux.

Il est un fait que c'est en donnant qu'un être reçoit, pouvant compter sur le centuple de sa générosité sincère. Nul ne peut récolter sans semer, sauf qu'il doit semer dans une terre fertile. Analogiquement, chacun doit semer dans un sillon lumineux. Mais ce n'est qu'en donnant qu'il devient digne de recevoir. Aussi, s'il poursuit sa quête par lui-même, cela n'écarte pas, pour lui, la nécessité de donner de lui-même et de ses biens aux autres. Nul ne peut s'attendre à recevoir sans partager et échanger ce qu'il acquiert peu à peu. Il est légitime pour un être de poursuivre ses intérêts, de combler ses désirs et ses besoins dans la mesure où il n'oublie pas les intérêts, les désirs et les besoins d'autrui. C'est en apprenant à faire don de son être et d'une part de ses biens de tout son cœur que le sentier vers les plus grandes réalisations se révèle.

Chacun doit se souvenir que c'est en donnant qu'il peut le mieux recevoir, non en demandant aux autres de combler ses vides, ses carences et ses besoins, en thésaurisant ou en économisant sans cesse. Un être doit donner de lui-même à autrui pour se trouver. On ne peut pas s'attendre à recevoir les dons de la vie intérieure, les réponses à ses questions et les solutions à ses problèmes si on cherche continuellement pour soi uniquement, peu disposé à prendre en considération l'intérêt et les besoins des autres. Sur ces points la Loi est claire : *Il sera fait à un être comme il fait aux autres et il recevra en plus grande abondance s'il donne aux autres.* Ainsi, c'est en apprenant à faire don de soi de tout son cœur que le chemin vers les plus grandes réalisations se révèle, car il n'y a rien de difficile ni de caché sur la Voie de l'Évolution. Ses secrets se révèlent naturellement à l'être qui exerce sa générosité avec discernement, sagesse, amour et transparence. Par son don, chacun peut rapidement constater que ses efforts ouvrent sans cesse les portes, une à une, dévoilant un monde toujours plus beau et plus intéressant.

Une des meilleures façons de vivre une meilleure réalité, c'est de donner aux autres de bonnes choses. Tout ce qu'on donne revient multiplié. En énergie, il faut donner tout ce qu'on désire recevoir. Il faut donner librement, non par dans l'intention de recevoir quelque chose en retour. Le retour est automatique d'où il ne faut même pas l'attendre. Et il importe, pour le recevoir en retour, de donner aux autres ce dont on croit manquer le plus. Souvent, on ne reçoit pas ce retour parce qu'on ne reste pas ouvert pour recevoir des autres ce qu'ils désirent donner. Il faut permettre aux autres de partager leur amour avec soi sous la forme qu'ils peuvent le faire, de toutes les manières qu'ils le font. Ils donnent de la manière qu'ils aimeraient recevoir. Leur façon de donner peut ne pas correspondre à ses attentes, mais il faut au moins reconnaître l'amour dans toutes les manières dont on se fait offrir quelque chose.

C'est ce que l'on donne de soi-même, gratuitement, qui a de la valeur. L'essentiel est de donner tout ce que l'on peut, car ce qui est en soi doit circuler, rayonner. Il faut donner et s'ouvrir à recevoir, croyant être digne de beaucoup plus qu'on ne peut imaginer recevoir. Il faut donner et recevoir librement, sans la moindre suspicion sur le geste posé. Il faut recevoir en reconnaissant l'amour qui accompagne le geste au lieu d'imaginer qu'il cache une ficelle fictive. Nul ne doit se sentir coupable de recevoir tout ce qu'il désire,

craignant d'enlever quelque chose aux autres. Le Réservoir cosmique est infini, nul ne peut le vider. Derrière tout don, c'est le Grand Pourvoyeur, l'Être de Plénitude, qui donne ce qu'on est prêt à recevoir. Aussi gagne-t-on à donner toujours plus et à s'ouvrir pour recevoir toujours davantage. On recevra aussi librement qu'on a donné. La plénitude n'attend que d'être demandée, de recevoir sa permission de s'installer dans sa vie quotidienne.

Chaque fois que l'on reçoit un don, il faut en faire participer autrui et informer le donateur de son intention de le faire. Ainsi, ce geste pourra poursuivre son effort de réconfort et d'assistance. Quant au donateur, il doit immédiatement oublier son geste pour se maintenir dans l'impersonnalité et recevoir le retour au centuple. Tout manque de discrétion ou de pudeur de sa part constituerait sa seule récompense, et il est probable que, ainsi, il se rétribuerait au rabais. Le devenir d'un don ne doit présenter aucun intérêt ni aucune attente pour celui dont il émane. Malheureusement, l'être humain est porté à donner aux autres ce qu'il n'oserait se permettre, mais qu'il apprécierait, d'où il reste très attaché à ce qu'il offre, cultivant des attentes secrètes, notamment par rapport à son usage.

Dans la vie, il faut donner et savoir donner, comme il faut recevoir et accepter de recevoir. Celui qui reçoit ne doit accepter un don que si celui-ci ne limite en rien sa liberté et s'il a l'intention d'en partager une part, reconnaissant que rien ne lui appartient en propre ni ne lui est dû, que tout lui est prêté par le Grand Pourvoyeur et qu'il doit bien en assumer l'intendance. Quant à celui qui donne, il doit se considérer comme l'intermédiaire impersonnel de Dieu, donc donner sans restriction ni arrière-pensée. Nul ne perd jamais ce qu'il donne et il ne perd jamais rien à donner. Il faut également transmettre aux autres, avec discernement, ce qu'on apprend. Ce qu'on garde pour soi seul, on le perd, alors que ce que l'on partage se multiplie au moins au centuple.

Il apparaît suspect de donner plus qu'on accepte de recevoir. En général, cela résulte du fait que, suite à des frustrations antérieures, au niveau affectif, on se prive d'un dû sous de fallacieux prétextes qui reposent souvent sur la suspicion par rapport aux intentions d'autrui, notamment par rapport à la sincérité de leurs actes. Même si on aime donner, il importe de savoir ce que l'on peut accepter de recevoir, ce que l'on mérite naturellement. Le meilleur indice qu'on ne sache pas recevoir réside dans le fait qu'on se sente peu apprécié dans ce qu'on donne aux autres ou fait pour eux. On se dit qu'on se vide de ses énergies pour plaire ou faire plaisir.

L'ordre de l'échange impose que, entre les êtres, l'énergie circule équitablement, dans les deux sens. Non pas que le donneur doive s'attendre à un juste retour ou à de la reconnaissance de la part de celui à qui il donne, car il gagnerait à ne pas trop y penser. D'une part, les attentes déterminent le retour qui peut être moindre que celui auquel l'Univers l'aurait estimé. D'autre part, il vaut mieux croire qu'une autre personne que celle à qui on a donné pourra servir d'intermédiaire du juste retour, sans qu'on en fasse une attente, dans l'ordre de l'économie cosmique qui rend le bien au centuple.

Par exemple, un riche qui donne à un pauvre pourra peut-être s'attendre à recevoir un service d'un pauvre qu'il aide, mais probablement pas d'argent. S'il s'agit d'un prêt, autant oublier le retour. Toute insistance pour se faire rembourser augmenterait la frustration du créancier et l'aversion d'un débiteur qui deviendrait de plus en plus fuyant. On devrait bien mesurer les probabilités de remboursement d'un prêt avant de le faire. Pour le reste, toute semence portant le fruit de son espèce, l'argent donné reviendra généralement d'une autre source.

Chacun doit donner généreusement mais, également, savoir recevoir dans l'ouverture, la simplicité, l'humilité et la gratitude. Nul n'est invité à partager plus de dix pour cent de ce qu'il s'attire, mais ce centième doit être appliqué à tout ce qu'il reçoit, pas seulement à l'argent ou aux biens.

N'empêche que, dans la vie, si celui qui ne donne pas assez peut-être qualifié d'égoïste et d'égoïste, s'exposant à terminer ses jours dans un isolement amer et torturé, celui qui donne trop pourrait être considéré comme un être en hémorragie qui épuise en vain ses énergies et sa substance. Afin qu'il reconnaisse son abus, il lui arrive souvent que son débiteur en vienne à considérer ce qu'il lui offre librement et gratuitement comme un dû. Et s'il cesse de le combler, il en recevra rapidement l'hostilité et le mépris. De

toute manière, un être qui donne trop est rapidement considéré, par le commun des mortels, comme un être bonasse dont on peut abuser en l'exploitant et en lui infligeant tous les traitements les plus odieux.

QU'EST-CE DONC QUE LA NATURE

L'être humain parle constamment de la Nature. Il la considère comme une réalité complexe plus ou moins sauvage et hostile. Mais sait-il vraiment ce qu'il confronte lorsqu'il interagit avec elle? Car la Nature, ce n'est rien d'autre que l'expression de la Source divine dans son aspect polaire féminin, à savoir la Mère divine elle-même, qui prend une multiplicité de déguisements pour lui permettre de mener à terme son expérience évolutive.

En effet, la Nature désigne d'abord l'ensemble des êtres et des choses qui constituent l'Univers physique, ce qui inclut ou exclut la transformation de l'homme, et qui est évoqué sous le nom de réalité. Il s'agit de la Force universelle qui s'exprime par un ensemble de lois de nature à maintenir l'ordre des êtres et des choses.



C'est la Force divine qui anime l'Univers et qui se manifeste par divers phénomènes célestes (météorologiques) et terrestres (telluriques). Dans un sens accessoire, elle évoque l'ensemble des caractères fondamentaux qui définissent les êtres.

En spiritualité, on distingue la Nature naturante, qui constitue l'aspect de la Mère divine, de l'Intelligence universelle ou de la Substance invisible, parfois appelée la Grand-mère ou la Grande Mer, de la Nature naturée, la Matière dense universelle qui sert de support à l'expérience concrète, tangible et palpable, parfois appelée la Mère Nature ou la Fille. Au niveau humain, il s'agit du Monde de l'Émanation qui comprend le royaume humain et les règnes animal, végétal et minéral. Peter Deunov disait d'elle : *«La Nature amuse les hommes ordinaires; elle instruit les disciples, mais il n'y a que devant les Sages qu'elle dévoile ses secrets. Toute chose dans la Nature possède une forme, un contenu et un sens. La forme est pour les hommes ordinaires, le contenu pour les disciples et le sens profond pour les Maîtres.»*

Dans son acception la plus répandue, la Nature, c'est la Fille cosmique, la Substance matérielle, le Microcosme, reflet du Macrocosme (du Cosmos), la Forme ferme sur laquelle le Fis de Dieu peut mettre le pied pour mener son expérience de reconnaissance de lui-même. Mais la Nature, c'est d'abord la Mère divine, la Nature naturante, la Substance subtile universelle.

À ce propos, Omraam Mikhaël Aïvanhov expliquait : *«Toute la nature n'est rien d'autre qu'un assemblage de liens, de canaux, de vaisseaux, combinés, ajustés, et au travers desquels s'effectue toute une circulation, comme la circulation du sang à travers les artères, les veines et les capillaires.»* Ces liens sont formés ainsi. Le règne minéral constitue les assises matérielles. Le règne végétal, plus souple, mais attaché aux assises, représente le premier degré de vie. Le règne animal ajoute une certaine autonomie à l'expression de la vie, car les animaux peuvent se déplacer. Le règne humain correspond à la descente de l'intelligence dans la Matière. Dans l'invisible, toute la Nature est servie par des esprits-groupes et des anges : les Elfes (ou Sylphes), reliés à l'air; les Salamandres, reliées au feu; les Ondines (Naïades, Lutins ou Farfadets), reliés à l'eau; et les Gnomes (Gloutons), reliés à la terre. Mais toutes les énergies cosmiques pénètrent la Nature.

Tous les plans de conscience se reflètent dans la Nature. Qui sait l'étudier, la pénétrer, y découvre tout ce qui existe En Haut. La Nature est une, et elle contient l'homme. Aussi l'homme doit-il vivre en accord avec elle et coopérer avec elle. Il doit s'ajuster au rythme des divers cycles pour son plus grand bien. L'homme ne trouvera pas son accomplissement en tentant de dominer ou d'asservir la Nature, tant qu'il n'aura pas atteint les plans spirituels. Il doit suivre ses lois. La Nature n'est que le champ d'expérimentation et d'observation de l'homme, ce n'est pas sa Patrie réelle. En soi, la Nature, dans toutes ses forces, à l'intérieur comme à l'extérieur, tend à être constructive et évolutive. Elle agit automatiquement si rien n'entrave ses processus. Elle est ambivalente, s'exprimant en conformité avec la Loi de la Polarité, pour produire toutes ses manifestations. Elle se différencie en un principe mâle (positif ou électrique) et un pôle femelle (négatif ou magnétique). Le principe mâle, actif, tend à pénétrer le principe femelle, réceptif, en appétence, d'où les deux principes se fixent dans une nouvelle réalité. Ainsi, tout être de la Nature porte en soi la polarité complémentaire à sa polarité apparente, à l'état latent.

La Nature représente la Cause de tous les actes et de toutes les manifestations matérielles, qui agissent selon des lois immuables, que nul être ne peut changer tant qu'il ne la transcende pas. Intelligente, fondée sur l'Ordre universel, elle n'impose pas ses phénomènes au gré de quelque humeur capricieuse parce qu'elle garde toujours son mot pertinent à dire dans l'histoire de la planète, de l'homme et de tous les règnes. On dit que, selon les niveaux où elle agit, elle s'exprime par la Vertu, la Passion et l'Ignorance. Vivante, la Nature présente deux tendances : une tendance à l'inertie progressive qui mène à un chaos physique, à une mort thermique, appelée entropie; et une tendance à l'annulation temporaire du courant entropique, appelée anentropie. Ces deux tendances révèlent les deux possibilités d'un échange permanent où s'engendre et se renouvelle le mouvement. Un courant va du chaos vers l'ordre, l'autre de l'ordre vers le chaos. Le premier caractérise la matière vivante, l'autre l'énergie naturelle. Tout se produit dans l'échange qui permet une régulation, avec des dominances vers l'ordre ou le désordre selon les temps ou les phases d'un cycle. Jagadis Chandra Bose, un physicien et botaniste de l'Inde a judicieusement émis l'avis suivant : *«Une réaction universelle semblerait regrouper les métaux, les plantes et les animaux sous une loi commune.»*

LA DOMINATION DE L'HOMME SUR LA NATURE

La majorité des textes sacrés des diverses religions reconnaissent à l'homme un droit de dominer la Nature. Sauf que cette invitation à prendre sa juste place dans l'Univers ne signifie pas qu'il soit appelé à asservir et exploiter la Nature, dont il est largement tributaire, ce qui, en plus d'être impossible, se démontrerait pour lui une véritable catastrophe.

Il a été dit que l'homme est appelé à exercer sa domination sur la Nature dans le sens qu'il doit devenir le Régent afin d'engendrer un monde d'harmonie où chaque créature peut y trouver son compte. Mieux dit, il doit agir comme le serviteur de tous les êtres terrestres et il doit en prendre soin, de manière à révéler la Gloire de Dieu, en collaborant avec la Hiérarchie divine, en développant sans cesse un sens accru de son unité au Tout.

Sur la planète, l'être humain occupe une position unique en raison de sa forme complexe, potentiellement très évoluée, découlant de sa conscience qui possède une large gamme de possibilités créatrices que ne détiennent pas les autres règnes de la Nature, les devas et les élémentaux, qui sont pourtant en plus parfaite harmonie, à leur manière, avec leur évolution et leur mission. Son pouvoir de domination résulte du fait que son âme est un conglomerat de plusieurs modèles qui appartiennent à de nombreux règnes de l'Évolution.

Toutefois, son privilège de domination ne lui permet pas d'abuser de sa force, de tenter de dominer la Nature et d'inféoder ses travailleurs invisibles jusqu'à la licence. Sa domination résulte plutôt du fait qu'il est régi par la loi de l'Amour et que, en tant que tel, il détient la puissance d'établir partout la cohésion et la puissance créatrice d'exprimer une nouvelle vision conforme aux lois de la Nature et aux principes cosmiques de la Loi unique.

Dans ce contexte, l'être humain ne peut pas imposer la nouvelle vision qu'il peut élaborer à la Nature, il doit la lui communiquer et la laisser y répondre à sa manière. L'être humain ne pourra activer toutes ses énergies et révéler toutes ses potentialités que dans la mesure où il sait communier avec la Nature pour comprendre comment exercer sa domination créatrice de manière loyale, intègre, juste, équitable. Il doit être informé, connaître les conséquences de ses actes, prévoir l'effet de son potentiel amoureux, de sa compréhension et de sa capacité à obtenir la coopération de tous les êtres que ses plans peuvent affecter.

Pour l'instant, pour sa propre sécurité, les puissantes énergies de l'homme sont volontairement limitées pour éviter qu'il s'en serve mal ou à mauvais escient. Il ne pourra dominer la Terre que par l'amour et la conscience, en se démontrant innocent comme un enfant.

La soif de connaissance scientifique, donc mondaine, tue en l'être humain le sens de l'émerveillement spirituel face à la Nature. Comme il ne comprend pas la Grande Vie qui se cache derrière les formes, il se sert des éléments de la Nature au lieu de coopérer avec elle. Cette intimité audacieuse a engendré un mépris pour ses secrets ultimes. Il traite la Nature en servante et il tente de l'asservir pour ses besoins à courte vue. Il utilise ses énergies dont la Source et la finalité restent pour lui inconnues. Il examine la Nature dans tous les

sens, il la défie, il la modifie, il pèse minutieusement ses preuves sur sa balance qui ne peut mesurer ses valeurs cachées. Il oublie que s'il mettait son soi en communion avec une puissance plus élevée, la Nature se plierait automatiquement à sa volonté, sans tension ni fatigue. Ainsi, il pourrait produire des miracles apparents.

Au lieu de disséquer la Nature et de l'exploiter, l'être humain devrait chercher à comprendre sa relation avec elle. Il en viendrait à ressentir une révérence pour tous les phénomènes de la vie quotidienne, même les plus simples. Car c'est la Source suprême, soit l'Être infini ou l'Océan de Puissance, qui est à l'œuvre à l'arrière plan de toutes les manifestations et phénomènes de la Nature.

L'homme a beau pavoiser, ce n'est jamais que temporairement qu'il peut s'opposer à la Nature. Parce que, quoi qu'il puisse faire ou tenter, tôt ou tard celle-ci, invincible, parce que d'Essence divine, reprend toujours tous ses droits. Plus l'homme s'oppose à elle, plus sûrement il se détruit lui-même, s'éliminant de son règne.

L'ABUS DES ENFANTS

Selon les plus récentes statistiques, près de six cents millions d'enfants vivent dans la pauvreté et s'endorment, chaque soir, affamés; près d'un million d'enfants, surtout des petites filles, sont jetés chaque année dans le commerce du sexe, un secteur qui pèse des milliards de dollars; près d'un million et demi d'enfants de moins de quinze ans sont affligés du VIH, donc porteurs du SIDA; les mines terrestres tuent entre huit et dix mille enfants chaque année; environ deux cent cinquante millions d'enfants de cinq à quatorze font partie du marché du travail; dans certains pays, près de deux cent cinquante mille enfants, dont certains ne sont âgés que sept ans, servant dans des forces armées gouvernementales ou groupes armés d'opposition, assumant des rôles de soldat, d'espion, de messenger et de porteur; enfin, dans le monde, chaque année, un tiers des naissances n'est pas signalé, ce qui fait que quarante millions de bébés rejoignent ainsi les rangs des êtres qui passeront toute leur vie sans identité officielle ni citoyenneté et qui n'auront aucun droit aux services gouvernementaux.

Pour ce qui a trait à l'abus sexuel d'un enfant, qui est peut-être le plus odieux des mauvais traitements qui puissent lui être infligés, il s'agit de tout comportement (attouchement, geste, acte de nature sexuelle susceptible de nuire au bon développement de la personne sur le plan sexuel). Plus précisément, l'abus sexuel représente toute forme négative de relations sexuelles qui exploite une personne de moins de dix-huit ans. Il peut s'agir de l'attentat à la pudeur, du voyeurisme, de l'exhibitionnisme, des pressions pour regarder un film pornographique, des touchers à connotation sexuelle, de l'humiliation dans un rapport sexuel, de l'exploitation des enfants dans productions pornographiques, de viol et de tous les autres actes du genre.

Bien que l'agression puisse se produire à tout âge, selon des études sérieuses, la victime des crimes sexuels est souvent très jeune, entre quatre et onze ans. Dans la plupart des cas, on parle de soixante-quinze à quatre-vingt cinq pour cent, l'abuseur est une personne bien connue de l'enfant. L'agression n'est généralement pas violente : la plupart des abuseurs recourent plutôt à la persuasion et aux promesses, plutôt qu'à la force physique, mais dans un cas de désir intense et lancinant, la menace peut faire partie de la transaction. Le plus souvent, l'enfant est victime d'abus sexuel de façon répétée. En outre, comme ce dernier a été persuadé de garder le secret, la telle situation peut persister des années avant d'être découverte. Dans la plupart des cas, l'agression se produit au domicile même de l'enfant, chez un membre de la famille ou chez un ami.

En plus d'agresser le sens des valeurs, de sidérer l'entendement, l'abus des enfants incline à la révolte et à de sévères condamnations. En effet, comment une personne peut-elle décider de poser un acte qu'elle croit « amoureux », mais qui n'est que passionnel, parce que relevant uniquement de sa satisfaction personnelle, sans l'accord de l'autre et, dans ce cas précis, d'un être démuné du degré suffisant de discernement pour se prononcer en toute conscience? En pareil cas, le fauteur se sert de l'enfant comme un objet de satisfaction de son propre plaisir. Surtout qu'il s'agit d'un acte qui peut laisser d'importantes séquelles psychologiques, l'enfant étant porté à garder un secret pour lequel il ne trouve pas les mots, afin de l'exprimer, ou qui le maintiennent dans un complexe de souillure ou de culpabilité?

En effet, l'abus sexuel représente un événement traumatique qui peut entraîner la confusion, la perte de repères, le sentiment d'impuissance, le choc ou le chaos émotionnel, une vague de stress aigu, une crise de sens. Comme tout traumatisme, il peut avoir pour conséquence, et à long terme, un état chronique de stress post-traumatique compliqué des troubles divers. Il s'accompagne souvent du secret, voir du refoulement psychique, une stratégie de survie du cerveau de la victime visant à maintenir son équilibre psychique. En fait, il faut distinguer deux types de dommages psychologiques : le viol du consentement, l'adulte imposant à l'enfant un comportement auquel ce dernier ne se prête

pas, et le sentiment de culpabilité qui peut être conforté par l'injonction du secret imposé. Dans certains cas, la victime peut éventuellement choisir de quitter ce monde, jugé pervers et inhospitalier, par le suicide.

Dans tout vécu commun, tous les êtres impliqués doivent faire preuve d'un degré équivalent de maturité qui les rende aptes à prendre eux-mêmes une décision. Ils doivent mutuellement pouvoir s'exprimer leurs sentiments et leur vérité, placés dans le même registre de conscience et sur la même longueur d'onde. La liberté ne confère jamais le droit d'abuser des autres et de leur imposer sa volonté, elle ne permet que d'occuper entièrement son territoire, à sa manière. Dans la liberté sans limite, chacun peut limiter ce qu'il choisit d'expérimenter, non ce que l'autre a le droit de vivre. C'est une façon d'exprimer qui on est ou de se définir par rapport aux autres. Chacun est entièrement libre dans son propre univers, non dans celui des autres. Dans son monde, il détient tous les droits, mais, dans celui des autres, il détient des devoirs, ce qui commence par l'amour, le respect et l'innocuité.

Malgré que l'abuseur soit souvent un être qui a été abusé pendant son enfance, ce n'est pas une raison pour imposer à un autre, comme pour le lui faire partager, son vieux traumatisme. Personne ne détient la liberté de définir l'autre, de déclarer qui il est, qui il doit être, ce qu'il doit faire ou ne pas faire pour ce qui le concerne, soit d'exercer de contrôle sur lui. En cette matière, la séduction, le marchandage subtil, le recours aux sentiments, le don de cadeaux, les pressions et les menaces demeurent des moyens illicites de parvenir à ses fins.

Il est un fait que, dans le passé, certaines sociétés ont refusé de considérer les relations sexuelles entre un adulte et un enfant comme néfastes et immorales. On sait par exemple que, en Grèce ancienne, le précepteur d'un enfant pouvait l'initier à la sexualité, après avoir acquis sa confiance, même s'il s'agissait d'homosexualité. Mais cette pratique, qui n'a pas duré, n'a-t-elle pas mené à l'assassinat du grand philosophe Socrate, condamné à boire la cigüe? Autre temps, autre mœurs. N'empêche que, dans notre contexte très moralisateur d'origine judéo-chrétienne, de telles pratiques ne peuvent que perturber profondément la majorité des enfants, ce qui invite à l'interdire et à le condamner de manière énergique et absolue.

LE PRINCIPE DE L'ACCORD SPIRITUEL

La notion d'accord spirituel renvoie à un état d'entente parfait ou d'alignement vibratoire entre l'ego humain (la personnalité) et l'Ego divin (l'Esprit ou l'Étincelle divine) qui engendre l'état d'équilibre et d'harmonie. Autrement dit, au niveau de sa personnalité, le chercheur accepte de vibrer au rythme de son Maître intérieur, de son Centre intime ou de sa Divinité d'élection dans l'instant présent. Cependant, en haute spiritualité, cet état de cohésion intime, si elle implique l'acceptation de la Volonté divine, se fonde sur une entente de réciprocité, clairement exprimée et requise. En effet, en retour, le candidat compte que la Volonté de Dieu, dans sa Providence, tiendra compte de ses désirs et de ses besoins licites et légitimes pour les combler, lui fournissant toute l'énergie, tous les instruments et les moyens, tous les bienfaits qui favoriseront son agrément et son bien-être dans ses expériences.

La technique d'harmonisation avec l'Esprit, ou de mise en accord, ne constitue en rien un exercice de gymnastique mentale ou d'introspection. C'est plutôt une mise en situation pour accorder harmonieusement l'esprit et le cœur avec la plus haute sphère de l'Esprit, avec la Source divine elle-même. La méditation permet de construire un pont entre la conscience objective et l'âme à l'intérieur de soi. Il importe de s'y adonner une ou deux fois par jour, pendant une courte période, plutôt que moins souvent, mais pendant une longue période, pour induire correctement l'état adéquat. Il n'y a rien à gagner à prolonger cet exercice, même quotidiennement, car sa maîtrise se développe progressivement, les résultats se révélant au moment opportun. Celui qui s'adonne à cette technique doit éviter de croire qu'il n'a rien donné parce qu'il n'a pas reçu immédiatement une démonstration d'un pouvoir psychique, d'une vision significative ou d'une intuition précise. C'est même une erreur que d'attendre de tels résultats, car il engendre alors une tension qui retarde les manifestations. Ce qui importe pour lui, c'est de ressentir, avec le temps, qu'il devient plus serin, plus clair, plus confiant et plus motivé parce qu'il se sent plus harmonieux en lui-même et plus près de Dieu.

Celui qui sait se détendre, apaiser son mental, élever ses pensées, ouvrir son cœur, pour s'offrir à la Puissance intérieure de son mieux et la ressentir, peut être sûr d'avoir progressé dans son état d'accord intime. Au commencement, ce niveau d'accord peut se révéler moins perceptible qu'il le souhaite. Toutefois, il y parviendra progressivement s'il persiste à méditer régulièrement dans le détachement des attentes. Ce qui importe, c'est de ne pas s'adonner uniquement à la méditation pour connaître cet accord. Toute sa vie, en pensée et en action, doit servir à développer cet accord avec sa Conscience supérieure.

En fait, ce qu'un être pense et ressent de lui-même et des autres, la manière dont il agit envers lui-même et les autres, tout cela contribue largement au développement spirituel intérieur. Il ne peut simplement méditer pour observer la possibilité des développements en lui. D'autre part, les résultats recherchés se produisent souvent à un moment ou à

un autre, après la méditation, mais plus occasionnellement durant la médiation même. Car il faut que l'énergie de la Source passe à travers tous les centres d'énergie avant de parvenir jusqu'à la conscience de veille.

Les états de pureté, de joie et d'enthousiasme peuvent en faciliter les résultats, élevant plus haut la conscience. Mais une révélation particulière ne se produit souvent que lorsque le candidat fait face à de sérieux problèmes dans sa vie personnelle ou professionnelle. Alors, il peut recevoir rapidement des inspirations et des directives, en pensée, dans la mesure où il se maintient en accord et en conformité avec le sens évolutif de la vie. En pareil cas, l'Esprit ne procède pas de façon inhabituelle ou extraordinaire, il se contente simplement de diriger les pensées normales. Ainsi, le candidat pourra croire que ces idées et ces sentiments sont les siens, l'Esprit intervenant de façon subtile. L'important à retenir, c'est que l'Esprit est toujours disponible, mais qu'il intervient au meilleur moment. Un être n'est loin de l'Esprit que dans la mesure où on laisse son mental créer des voiles et des distances.

QU'EST-CE QUE LE TRAITEMENT SPIRITUEL? COMMENT S'APPLIQUE-T-IL?

Tout être détient le merveilleux pouvoir de servir de véhicule d'harmonisation autant pour lui-même que pour autrui. Le traitement spirituel, que la spiritualité étasunienne appelle justement l'«harmonisation», se définit comme le processus d'établissement ou de rétablissement dans l'ordre et l'équilibre qui procède d'un accord parfait de toutes les vibrations de l'énergie. Il implique d'abord une haute connexion avec la Source suprême et l'intervention dans un état d'amour, de pureté d'intention, d'impersonnalité et de détachement complet.

En réalité, le traitement spirituel, cette faculté peut servir à exercer sur soi ou sur autrui une puissance bénéfique, autant pour soulager le corps que pour pacifier l'esprit, par une proclamation de l'Ordre parfait. Proférée dans l'Union



mystique, cette expérience d'affirmation de l'ordre, à partir d'une idée spirituelle, permet de rétablir une situation déplorable, qu'elle provienne de la maladie, de la souffrance, de la pénurie, de la limitation, de la dépression, de l'angoisse, etc. Aux yeux du facilitateur, lorsqu'un sujet dirige correctement ses énergies vitales, surtout au niveau sexuel, il peut exercer sur son environnement, par ce qu'il appelle le *magnétisme curatif* ou *harmonisateur*, un effet bienfaisant ou salutaire.

Pour parvenir à harmoniser une situation, un être doit toujours agir dans l'impersonnalité, détaché du résultat apparent, en se percevant comme un instrument réceptif, mais neutre, comme un canal serein des énergies en provenance de la Source divine, puisque le succès de son traitement dépendra de son degré d'amour et de pureté d'intention. Cela commence par une harmonisation complète en soi-même, car nul ne peut harmoniser l'extérieur sans d'abord entrer lui-même dans l'harmonie. Le meilleur moyen d'harmoniser une situation réside dans l'aptitude à regarder sa vie personnelle du point de vue d'une autre personne, afin de réussir à prendre du recul et à la dédramatiser, ou d'entrer dans la peau d'un autre pour le comprendre avec sa propre vibration. Dans cet état de compréhension, un candidat peut interagir avec les autres d'une façon constructive, et pour eux et pour lui-même. Nul ne peut agir efficacement s'il est préoccupé par ce que les autres pensent de lui ou de ce qu'il peut faire pour les aider (et s'aider par la même occasion).

Le premier pas vers l'harmonisation consiste à se pardonner tous ses torts apparents à soi-même et à faire de même pour les autres. Cela implique le dégagement de tout état de ressentiment passé ou présent, de tout sentiment d'infériorité ou de supériorité, de tout grief et de toute pensée négative. Autrement dit, l'être doit se libérer de tout ce qu'il a pu projeter sur les autres, à quel que niveau que ce soit, et qui puisse leur avoir nuï dans leur progression sur le Sentier évolutif. Alors, il peut demander à la Source divine comment il peut les aider dans leur épanouissement spirituel, quelle communication il peut établir avec eux pour les servir. Pour trouver les réponses à ces questions, il gagne à oublier qui il est et ce qu'il peut représenter de manière à pouvoir entrer dans la réalité d'autrui, à apprécier chaque être pleinement, à le reconnaître et à le remercier d'être. Il lui faut toujours agir de façon dégagée de sa personnalité.

Nul ne parviendra jamais à harmoniser un autre être sans d'abord s'harmoniser lui-même puisque ce que l'autre lui fait vivre n'est qu'un juste retour de ses propres comportements. Ceci fait, le facilitateur doit ouvrir son cœur et envelopper la personne qu'il souhaite aider de son amour le plus doux, parfaitement inconditionnel et impersonnel. Celui qui essaierait d'harmoniser autrui dans un état de jugement, de critique, de négativité, ne réussirait jamais à

établir un contact avec son âme. Alors, son énergie négative serait ressentie comme une intrusion, un jeu de pouvoir, et elle serait refusée, ce qui empêcherait de transmettre l'énergie désirée.

Selon son degré de préparation, dans un traitement d'harmonisation, en s'ouvrant au monde de l'autre, le praticien peut ressentir de la douleur, de la souffrance ou de la confusion, s'ouvrant à des aspects de la réalité qui ne correspondent pas aux siens. Alors, il importe qu'il intervienne dans la compassion et la tolérance de manière à dépasser ou à transcender ces différences. Sans cet effort, il pourrait couper la communication énergétique avec celui qu'il tente d'aider. Dans ce cas, sans s'émouvoir et sans mettre l'autre en tort, il devra accepter qu'un être puisse penser autrement que lui et puisse croire à d'autres réalités. De la sorte, celui qui est le plus près de la vérité parviendra à transformer l'autre. Et si celui qui est appelé à cette harmonisation avec la réalité n'acceptait pas cette vision supérieure, présentée dans l'amour, il devrait sortir de sa vie. En général, en pareil cas, l'Énergie évolutive cesse de créer, pour ces individus, de nouvelles occasions de se rencontrer.

Nul ne peut réussir à harmoniser un autre sans commencer par voir la vie à travers ses yeux. Ensuite, il peut décanter ses croyances stériles ou inutiles, ses émotions dissolvantes, pour les dissoudre ou les transmuter. Pour y parvenir, se plaçant dans l'état d'observateur amoureux, le facilitateur sème dans la conscience de celui qu'il aide des pensées contraire à ce qui le fait souffrir. Ce faisant, il ne tente en rien d'obtenir un gain personnel ni de manipuler, il exprime simplement un désir profond et sincère d'aider l'autre et de le voir devenir plus heureux. Dans cette opération, il importe de requérir l'aide de son Centre divin, lui demandant de purifier son intention et de compléter sa démarche. Surtout, le praticien s'offre uniquement comme un canal pur disposé à capter, au nom de l'autre, les meilleures informations, pour rester ouvert à elles et pour les bien transmettre, de cœur à cœur, d'âme à âme. Il doit se mettre en état de service ou se présenter comme instrument pour faire grandir la Lumière chez l'autre.

Tout traitement d'harmonisation qui impliquerait un désir de conformer l'autre à sa vision, de lui transmettre ses idées personnelles, ne pourrait qu'échouer. Il importe de les harmoniser en les rendant conformes au Plan universel de la Vie.

En vérité, tout être peut s'harmoniser et se guérir lui-même, mais personne ne peut harmoniser ou guérir un autre, ce qui serait de la prétention. Ce n'est pas dire qu'un être particulier ne peut pas participer à l'amélioration de l'état d'être ou de santé d'un autre, mais qu'il ne peut y parvenir que s'il remplit les conditions d'impersonnalité et d'inconditionnalité requises.

À proprement parler, l'harmonisateur ou le guérisseur n'est qu'un être qui possède un niveau vibratoire plus élevé que la moyenne parce que, s'aimant davantage que les autres, il jouit d'un plus grand afflux d'énergie vitale qu'eux. Dans son traitement, son champ magnétique se répand à l'intérieur de lui, créant un espace pour que la personne malade puisse s'aimer davantage. Dans ce processus, l'espace contracté dans le malade, qui causait la maladie, s'ouvre, ce qui permet à la guérison de se produire. Lors d'un traitement thérapeutique, dans sa fonction d'assistant, un être ne peut que servir de canal de l'énergie vitale qui émane de la Conscience cosmique ou de la Source suprême, ce que certains appellent agir comme *facilitateur*. C'est le patient qui se guérit lui-même dans la mesure où il accepte de laisser librement circuler en lui cette force vitale susceptible d'accélérer ses propres mécanismes de restauration psychique ou de réparation corporelle.

Pour se concentrer surtout sur l'aspect de la guérison, il faut dire que, dans toutes les techniques thérapeutiques couronnées de succès, l'auxiliaire de la guérison doit s'induire dans un état où il se trouve en contact avec la force de guérison et où il entre en accord avec l'Esprit cosmique. Il doit se brancher, ce qui se produit dans la mesure où il se détache du monde extérieur et de ses attentes de résultat pour glisser dans un état second analogue au rêve éveillé. Il est d'autant plus efficace qu'il peut renoncer à son identité (réduire son ego) et à sa volition. C'est grâce à son extrême réceptivité psychique qu'il prouve qu'il n'est pas la cause de la guérison, mais l'instrument de la Force vitale du Cosmos. Une seconde caractéristique universelle du guérisseur, c'est son sentiment d'unité avec le sujet qu'il traite, comme s'il se fondait d'une part avec son âme et, d'autre part, avec l'Âme universelle. Expérimentalement, son unification ressemble à la fusion d'un sujet hypnotisé avec l'environnement une fois que le sujet a renoncé à sa propre structuration complexe personnelle. C'est raccordé à son patient par ce lien commun que le guérisseur mobilise et assiste le propre mécanisme de réparation personnelle de celui qu'il aide.

Plus qu'on pourrait le croire, la technique d'harmonisation implique de l'entraînement, de l'application et de l'expérience. Mais, outre la bonne volonté et la compétence du guérisseur, il faut rappeler un autre critère des plus importants. Tout comme le guérisseur doit être réceptif à la Lumière cosmique, le sujet traité doit l'être autant. Le guérisseur sert d'amplificateur de la lumière, il n'est pas la lumière elle-même. En tant qu'amplificateur accordé aux vibrations, il n'ajuste ni ne change les vibrations, il les canalise, partageant ce qu'il reçoit avec le sujet avec lequel il est également accordé. Le guérisseur devient un maillon entre la Source divine et le sujet, bien qu'il ne soit pas le seul. En réalité, il est dans un état de résonance entre Dieu et le sujet et c'est par résonance qu'il induit un équilibre harmonieux

chez un sujet réceptif. Si le sujet n'est pas ouvert à l'influence du guérisseur, par sa réceptivité à l'Harmonie cosmique, le processus inductif ne peut pas se poursuivre et se compléter en lui.

La plus grande cause d'échec, dans la guérison spirituelle, c'est le manque de réceptivité du sujet. Mais le guérisseur psychique peut aussi créer des interférences, par exemple s'il est fatigué, malade, distrait, dispersé, tendu, émotionnellement perturbé, vaniteux, dominateur ou condescendant, comme s'il n'est pas en affinité avec le sujet qu'il traite.

Connaissant les principes cosmiques et les ayant longuement expérimenté, un guérisseur peut donner des traitements à distance, notamment dans un cas d'urgence ou de détresse. Mais, alors, il n'opère aucun miracle, il agit simplement en accord avec les lois naturelles et les principes cosmiques. En pareil cas, au-delà du temps et de l'espace, il recourt à une visualisation scientifiquement projetée au niveau psychique. Cette intervention doit satisfaire à la loi de compensation cosmique, sans quoi aucun soulagement physique ou mental ne peut se produire. Pendant l'opération à distance, le sujet traité doit se mettre dans un état de méditation réceptive une quinzaine de minutes. Alors, par son traitement à distance, le guérisseur peut affecter le champ électromagnétique du sujet traité, aidant la Force cosmique à restaurer en lui l'équilibre. Ce traitement engendre une pulsion évolutive éveillant de nouveaux potentiels, autant chez le guérisseur que chez le sujet traité. Ainsi, chez tous ceux qui cherchent sincèrement le sens de la vie et qui savent se mettre en accord avec la Source cosmique, le traitement spirituel comble toutes les espérances.

LE SYMBOLISME DU CHASSEUR

En spiritualité, le chasseur évoque l'être qui fait reculer les limites du chaos, représenté par les bêtes fauves. Sa quête d'abattre les porteurs de ténèbres, représente une épreuve de valeur et affirmation perpétuelle de la jeunesse. Associée au voyage de l'esprit, elle implique une lutte intérieure contre les instincts ou abandon à ses instincts sauvages. Parfois, la chasse évoque la poursuite des âmes fugitives. Psychologiquement, elle



exprime une volonté d'obtenir des biens par la force, la guerre, les querelles, les disputes. Alors, le chasseur s'associe à un acte sacré où le prédateur et l'être chassé entrent dans une relation particulière : la mort et la vie y tiennent leur rôle comme partie intégrante de l'évolution. C'est une activité spirituelle pour se guérir du mal. La mort de l'animal donne vie à son poursuivant. Symbole de mouvement, de réflexe vif, de vie nomade, d'indépendance, la chasse peut décrire la quête spirituelle ardente d'une âme qui poursuit sa découverte de l'Esprit, qui suit la Voie qui mène à la Totalité. Elle témoigne d'un désir insatiable de jouissance

sensible, la poursuite des satisfactions passagères, l'asservissement à la répétition des mêmes gestes et des mêmes plaisirs. À moins qu'elle suggère un désir de tuer sa propre agressivité naturelle ou de vaincre sa propre violence intérieure.

Nous ne pouvons parler de la chasse sans aborder le sujet de la chasse sportive. De nos jours, cette activité de plein air, comme celle de la pêche, se justifie plutôt mal. Dans un contexte d'abondance, tous les prétextes que celui qui s'y adonne évoque pour appuyer son désir de tuer ne représentent que de faux arguments. Au fond de lui, il tente de masquer son besoin de répandre le sang. Pour ainsi dire, il cherche à atteindre la personnalité de l'animal et à se proclamer de lui-même supérieur à celui-ci. Il désire démontrer sa force par un faux pouvoir puisqu'il déroge à toutes les règles du respect dus à un être vivant. Ce besoin de tuer dénote tout simplement une peur de la mort. Il traduit une esquive de la nécessité vitale de se remettre en question et de réintégrer la spirale de l'évolution qui implique l'estime et l'amour envers la vie, envers toute forme de vie. On l'associe à la force martiale ou à une inversion des énergies de Mercure.

À part la chasse de subsistance, quels que soient les méthodes et les buts, la finalité de cette activité reste toujours la même : débusquer et mettre à mort des animaux qui vivent librement dans la nature pour se défouler de son agressivité accumulée ou pour démontrer sa supériorité sur les autres règnes, surtout si cet acte s'accompagne du désir de rapporter un trophée et de l'exposer au public ou de l'exhiber devant ses connaissances. Dans un pays riche, on ne chasse pas pour se nourrir, mais pour se faire plaisir en affirmant sa supériorité présumée sur les animaux, car on ne laisse plus aucune chance à la proie.

Dans un goût secret de faire couler le sang, le chasseur apprécie son titre de maître du monde et il révère son pouvoir d'arrêter d'un coup la vie, dans son élan, quand il l'a décidé. Comme l'animal sauvage peut choisir de se défendre, de s'enfuir, de se cacher, à moins de se montrer menaçant, une fois mis aux abois, il représente une liberté à supprimer, un être à dominer. Car la chasse implique le plaisir de la traque et de l'élimination, démontrant d'autant mieux les pulsions primitives d'agression du chasseur qu'il se munit, pour assurer sa tuerie, d'équipements professionnels sophistiqués qui ajoutent un déséquilibre entre ses moyens et ceux du gibier. Sauf que, en pareil cas, l'être humain ne démontre plus sa supériorité d'être civilisé sur un être en liberté, mais son instinct de tueur, se révélant le pire des prédateurs de la terre, la preuve en étant qu'il n'accepterait jamais de s'exposer, dans les mêmes conditions, comme la proie d'un animal sauvage. En effet, les animaux carnivores ne tuent que pour se nourrir, se défendre, protéger leur progéniture ou leur territoire, et avec modération.

Dans la chasse sportive, qui fait le plus de victimes, aucun prétexte de maintien de la tradition ou des coutumes, de la liberté individuelle, de la convivialité ou le renforcement des liens sociaux, de faire de l'exercice en plein air, de se retrouver dans la nature ne peuvent tenir. La survivance de cette activité, qui s'exerce à l'endroit d'une créature innocente, alors qu'on ne tient nullement compte de la peur et de la souffrance des L'animal traqué, blessé ou abattu, démontre que, chez certains hommes --car peu de femmes y participent-- perdue une barbarie préhistorique qui trouve son dérivatif dans la volonté de procéder à une exécution capitale cruelle et arbitraire.

LA LOI DE L'ACTION CRÉATRICE

Au plan divin, l'action créatrice renvoie à l'acte créateur originel de la Source suprême. Dans le domaine de l'être humain, elle désigne toute entreprise qui favorise son accomplissement ou sa réalisation, soit son évolution personnelle. Une telle action se conforme au plan de vie individuel déterminé à l'intérieur du Plan cosmique (ou de la Volonté de Dieu), soit tel qu'il a été déterminé au Tribunal des Maîtres du Karma avant l'incarnation.

Ontologiquement, toute action est créatrice du fait qu'elle porte à conséquence et attire une leçon de vie. Dans la troisième dimension, un monde de densité et de dualité, par la causalité, la bonne action engendre une expansion de la conscience et un sentiment intime de satisfaction, indiquant ce qu'il convient de faire et de répéter, mais en l'améliorant sans cesse. Pour sa part, la mauvaise action engendre une régression la conscience et un sentiment intime de contraction, indiquant ce qu'il convient d'éviter ou de ne plus jamais faire. Sauf que, en réalité, l'erreur absolue ou l'échec complet n'existent pas du fait que toute expérience apporte sa part de lumière. L'être humain ne gagne rien à ignorer ses tendances négatives, mais il ne gagne pas davantage à tenter de les réprimer ou de les supprimer de force de sa vie, car il ne peut alors que les renforcer. Pour lui, la solution consiste plutôt à apprendre à se centrer sur leur opposé et à maintenir cette concentration jusqu'à ce qu'il oublie ce qu'il ne veut pas et que le nouveau choix remplisse sa conscience et devienne sa nouvelle réalité.

Chaque action qu'un être pose, bonne ou mauvaise, c'est-à-dire sombre ou lumineuse, affecte le monde environnant et se répercute à l'infini. L'action humaine, même là plus insignifiante, se revêt d'une incomparable dignité ou attire la plus terrible répercussion. Toute action se renvoie sans fin, de miroir en miroir, d'écho en écho, dans l'infini des mondes. Aussi, au terme de chaque jour, chacun devrait-il chercher à comprendre s'il est capable de se dire, comme l'y invite le Zohar: *«Aujourd'hui, je n'ai pas perdu ma journée»*.

En vérité, le pouvoir ne s'atteint pas par la force, mais par le savoir. Il n'implique pas davantage la domination ou la coercition. Ne mène au pouvoir que ce qui contribue à améliorer sa vie et celle des autres, l'expression de la Nature et l'accomplissement du Plan divin, en somme ce qui appuie la marche ascendante de l'Évolution. Ainsi, pour rester en harmonie avec la Loi de l'action créatrice, il ne sert à rien de réprimer ou de tenter de supprimer ce que l'on conçoit comme négatif. Toute intention de ce genre équivaut à une tentative de contrôle. Or la tentative pour contrôler quelque chose représente un arrêt d'action, mieux dit, un effort de lutte et de tension, donc une attitude négative et destructive qui conduit à la régression.

Dans ce contexte, agir de façon constructive consiste plutôt à diriger les énergies dans un sens positif ou à les faire dévier d'un courant négatif. Par «constructive», il faut entendre une pondération entre le négatif et le positif. Soit que le négatif instruisant autant que le positif, il faut éviter de tenter de fuir l'un pour l'autre,

mais comprendre le message de chacun pour indiquer la direction de vie qu'il suggère. Seule la direction des énergies révèle une intention positive et constructive.

Alors, la question qui se pose, c'est de savoir comment un être peut diriger les énergies au lieu de tenter de les contrôler? Cela se passe comme suit: au lieu de chercher à chasser une pensée ou une attitude négatives, il centralise sur leur opposé et il maintient cette centralisation jusqu'à en remplir sa conscience. Avec le temps, cette nouvelle focalisation en vient à développer un réflexe, à former une habitude, desquels surgira le résultat espéré.

Il faut savoir que, sur le plan individuel, la pensée, la parole et l'acte sont les plus puissants instruments d'action dans la mesure où ils s'appuient sur la confiance en soi et sur la fermeté du commandement (sur le commandement de foi). Agir, c'est vivre, c'est s'accorder plus de vie. Mais il faut savoir discerner entre la «*capacité d'agir*» et l'«*activisme*». La capacité d'agir dépend des réserves d'énergie et de la concentration du sujet; l'activisme n'exprime qu'une action fébrile, exercée dans la tension, l'agitation, la précipitation, donc stérile.

Hélas, certains êtres sont atteints du mal de l'activisme, soit de l'activité fébrile, témoignant d'impatience, d'inquiétude, de nervosité en raison de motivations inconscientes qu'ils préfèrent ignorer et qui les porte à se fuir. Alors ils s'investissent dans une vie trépidante, s'évadant dans le travail intense, pour masquer leurs faiblesses qui sont, en général, des sentiments de doute et d'infériorité ou l'esprit de possession, pour lesquels ils compensent en tentant de confirmer leur valeur personnelle, de faire reconnaître une supériorité apparente. Ils se veulent performants, productifs, perfectionnistes, s'imposant des tâches immenses, des défis énormes, des objectifs démesurés, mais ils s'exposent à la fatigue, à la dépression, à la maladie, à une mort prématurée. Un être ne se réalise bien que dans l'amour, la pureté d'intention et la sérénité joyeuse.

Oswald Wirth a écrit : «*Pour être en état d'agir au moment opportun, il faut disposer d'énergies accumulées. Qui se dépense inconsidérément n'a rien à donner quand il faut fournir un effort...*» (Oswald Wirth) Tout bien pensé, chacun doit juger les gens à leurs actions, non à leurs discours. «*Que tes actions correspondent à tes paroles*», disait Milton, avec raison. Et Lavater ajoutait: «*Si tu ne peux faire de grandes choses, fais-en de petites avec fidélité*». Ne juge-t-on pas un arbre à ses fruits?

L'ACCOMPLISSEMENT

En spiritualité, le mot «accomplissement», qui implique la notion d'achèvement, d'atteinte d'un objectif ou d'un but, remplace souvent, de manière indifférente, le mot «réalisation», même ce mot trop galvaudé d'«ascension», qui suggère une élévation dans les plans de la conscience. Ce mot motivant accorde la certitude d'un aboutissement. Du fait qu'il implique le principe selon lequel tout désir sincère et licite, donc axé sur le Plan divin, se manifeste nécessairement, ce mot motivant accorde la certitude d'un aboutissement heureux dans sa quête spirituelle.

S'accomplir consiste à ouvrir toujours davantage sa conscience par l'amour et la dévotion (adoration, ardeur, audace, zèle). L'accomplissement résulte de l'expérimentation dans le discernement et la sagesse qui maintient dans le juste milieu. En effet, le destin de l'être se poursuit par des cycles au terme desquels la Source divine se révèle dans toute sa gloire, sa sagesse, sa puissance et sa réalité. Dans ce contexte du Grand Plan divin de la Création, l'être humain se réalise progressivement, ouvrant toujours davantage sa conscience jusqu'à l'Illumination ou la Fusion en Dieu, le Retour à sa propre Réalité. Alors, il accède à sa pleine liberté de co-créateur divin. Il se réalise en faisant ce qui détient et confère de la valeur, non en faisant ce qui apporte de la gloire, de la jouissance, du pouvoir ou de la fortune. Et ce qui apporte de la valeur, c'est l'amour et la dévotion que l'on inclut dans son expérience personnelle. Elle consiste à s'élever vers la Source pour se laisser combler par elle, non par ses intermédiaires, à moins que la Source elle-même ne les désigne comme ses messagers.

Mais pour recevoir, il faut savoir donner, suivre sa propre vérité et rester à l'écoute de son cœur, confiant dans ses intuitions. Ainsi, l'accomplissement s'accomplit dans la centration sur un idéal, le plus élevé possible, en y affectant tous ses moyens et en y soumettant tous ses objectifs et buts. Car, pour obtenir une grande énergie de réalisation, il faut lancer très haut et très profondément son ancre dans la Lumière divine, choisir de s'élever dans la plus grande Étoile. Dans son quotidien, il consiste à tout rattacher à sa plus haute vision, apprenant à vivre dans le moment présent et à ne faire qu'une seule chose à la fois, y mettant tout son amour, tout son être. Il commence par le renoncement aux occupations futiles lors de la révision du programme de sa journée. Il invite à agir au moment opportun avec la

meilleure compréhension et les meilleurs moyens. Il passe par le renoncement à un certain passé et l'acceptation d'un nouvel état, toujours plus raffiné, subtil, parfait. Pour tout dire, l'Idéal de l'être, ce n'est pas d'apprendre, de faire, de jouir, de briller, de posséder et accumuler, de remplir une mission, de chercher une pérennité ici-bas, mais d'être pleinement, tout simplement, soit de vibrer à plein cintre. S'accomplir, c'est, dénué de toute peur, mais conscient de sa puissance intime, se redécouvrir progressivement, à son rythme, dans sa Totalité divine.

QUE FAIRE DES DÉFIS DE LA VIE?

On définit le défi comme l'incitation à faire quelque chose par provocation en prétendant une incapacité à le faire. Ainsi, celui-ci invite à se mesurer à une réalité comme adversaire pour démontrer sa force, son audace ou son courage. On gagnerait à plutôt les considérer comme des obstacles naturels, inhérents au développement de la conscience.

Sur la route de la Lumière suprême, chaque niveau de conscience comporte ses leçons propres. Une des façons les plus faciles d'évoluer consiste à reconnaître chaque expérience, non comme un défi ou un obstacle insurmontable, mais comme une occasion de grandir et de progresser. Au gré de l'évolution, les expériences ne disparaissent jamais, elles changent de nature. Au-delà de la matière, il n'existe plus de contingences, mais il reste des expériences à mener. Nul ne peut grandir sans se confronter à des obstacles.

C'est par son attitude à l'endroit d'un obstacle qu'un être se complique ou qu'il se simplifie la vie, s'élevant ou descendant. Selon l'attitude de chacun, l'un s'élève toujours plus haut et plus vite tandis que l'autre peut s'emprisonner longtemps dans les plans de la densité. Plus un être repousse les problèmes et les difficultés, plus il se tend, plus il se rebelle, plus il les projette sur autrui, et plus longtemps il les maintient, comme une hantise, dans son esprit, les amenant à perturber sa vie. Pour qui n'y prend garde, les niveaux inférieurs de la conscience peuvent devenir des sables mouvants qui entraînent vers le bas. Qui s'y laisse prendre, se piège par ses propres pensées : il les fait tourner sans cesse autour de ce qu'il considère comme un élément négatif, donc un élément à fuir ou à rejeter. Chacun réussit à s'élever en changeant la direction de ses pensées et de ses ressentis, en les orientant vers le haut, les mettant ainsi au service de son évolution. En se débattant dans ses problèmes et en luttant pour trouver des solutions, on se maintient dans les niveaux denses de l'énergie. On en vient à résister, à rationaliser et à se justifier au lieu de se servir de son imagination créatrice pour se libérer.

Louis-Simon Roy, un écrivain et conférencier contemporain, a joliment écrit : «Nous avons dit à quelques reprises que la nature spirituelle constituait une force qui allait à contre-courant de l'entropie. C'est justement cette nature souvent insoupçonnée qui permet à la vie de prendre des chemins bien mystérieux pour nous obliger à porter un regard nouveau sur notre environnement et sur nous-mêmes. Par l'entremise de certains événements troubles, la vie nous offre une réelle possibilité de développer une vision où les événements sont des moments propices à l'apprentissage de l'amour et cessent d'être des défis insurmontables mis sur notre route parce-que la vie est injuste. Ceci nous amène à porter notre attention sur l'impact de nos croyances.» Et il ajoute plus loin : «En développant et élargissant la perception que nous avons sur les événements qui nous arrive, il est plus facile de percevoir le sens de notre existence et ainsi remettre en question des perceptions du monde qui nous cachent une bonne partie du mystère dont la vie est porteuse. Et ce sens plus que tout autre chose, est primordial pour contribuer en la foi profonde que chaque situation, si banale soit elle, possède une raison d'être et survient dans notre vie, avant tout pour favoriser notre épanouissement et notre évolution.»

Dans un autre contexte de la notion de défi, le chercheur spirituel n'a rien à prouver ni à démontrer, ne vivant pas esclave du regard d'autrui. En conséquence, il ne relève jamais un défi, même pas celui qu'il se lance lui-même, pour ne pas entrer dans la dynamique de la performance ou de la concurrence. Surtout, il évite bien de considérer l'accomplissement spirituel comme un défi. Il fait toujours ce qu'il peut, au meilleur de ses connaissances et de ses moyens, sans attente des résultats. Toute attente crée une tension qui empêche les choses de se produire. Par ses expériences personnelles, chacun ne cherche qu'à se connaître lui-même dans ce qu'il est déjà, au-delà des apparences. Aussi convient-il de consacrer son temps et d'investir

son énergie à la découverte de son Être intérieur pour devenir conscient de ce que l'on est vraiment. Or on devient conscient de soi-même en prêtant attention à ses pensées et à ses sentiments du moment. Et on peut amplifier son éveil en leur prêtant toujours davantage d'attention. C'est toute la différence entre chercher à être et chercher à avoir, bien que l'un ne puisse aller sans l'autre, au niveau de la matérialité, Il s'agit de savoir établir ses priorités. L'avoir doit supporter l'être, non l'inverse.

LES ÂGES DE LA VIE PAR RÉFÉRENCE AU DÉVELOPPEMENT DES CHAKRAS

La petite enfance couvre la période du développement qui va de la naissance à la puberté. Ainsi, la petite enfance couvre la période de la vie humaine qui va de la naissance à l'acquisition de la marche. Certains la situent entre deux et sept ans. Durant cette phase, le jeune humain imagine des mondes dans lesquels il vit, moyen de se différencier de ses parents, surtout de sa mère. Dans cet univers magique, il aime entasser des possessions qu'il entoure de son champ d'énergie éthérique, les entourant d'autant d'énergie consciente qu'il les aime. Plus inconfondable d'importance à ces objets, dans la construction de son monde fantastique, mieux il accomplit sa séparation énergétique avec ses parents. Aussi ne faut-il pas le priver de ces objets ou les passer à d'autres sans son accord, car on risque de déchirer son champ énergétique, lui infligeant des souffrances physiques et émotionnelles.

Vers l'âge de deux ans, entrant dans son enfance, l'être humain incarné commence à considérer ses parents comme une propriété personnelle ou comme une extension de lui-même. Il apprend sa relation avec les autres et il commence à les aimer de façon primaire. Mais, à cet âge, sa personnalité n'est pas encore assez forte pour définir clairement la limite de son moi par rapport à celui de l'autre. Il tente d'établir son unicité tout en se sentant connecté à tout. Ses objets personnels servent d'instruments d'individualisation pour définir son espace d'énergie intime. Plus apte à s'écarter du champ de sa mère, il y demeure toutefois relié ou connecté, opérant son processus de séparation et d'identité indépendante sous la protection de celui-ci, préférant y jouer seul ou voyant à ce que les autres ne le perturbent pas trop. Entre cinq et sept ans, l'enfant est déchiré entre son désir d'entrer en communication avec les autres de son âge et celui de protéger l'image de son moi. Aussi a-t-il du mal à prêter ses objets, voulant garder un contrôle sur eux, ceux-ci l'aidant à percevoir qui il est. Il apprend à discerner et à maintenir son individualité tout en se reliant à un sujet différencié, à une autre entité humaine. Alors, il se sert surtout des énergies de couleur rouge, orangée et rose.

À la puberté, l'enfant sort de sa gangue pour se révéler à lui-même dans des propos tranchés et des actes souvent excessifs. Il cherche à affirmer son moi en ligne droite pour avoir le maximum de forces. Il est comme une boule de vitalité qui s'exprime avec raideur, un esprit incisif, croyant tout savoir et tout devoir imposer, bien qu'il manque d'objectivité et de pondération. À l'adolescence, l'enfant veille d'abord à découvrir son vrai moi et à lui être fidèle, en dépit du chaos qu'engendrent ses transformations physiques et psychiques, surtout émotionnelles. Il vit de tendres penchants et de douloureux rejets pour se retrouver. L'approche de la puberté indique une communication avec le centre cardiaque qui émet un rayon vert. Il accède à des sentiments nouveaux et aux prémisses de l'érotisme. En état d'harmonie, le vert se double d'un beau rose profond, ce qui commence à stimuler la glande pituitaire. Tous ses centres d'énergie sont transformés par ces multiples éléments de la maturation physique et psychique.

L'enfant accueille l'adolescence tantôt avec passion tantôt avec désespoir, car elle conduit vers d'autres aspirations à un moment où certains aspects de sa vulnérabilité personnelle n'ont pas encore été expérimentés. Un grand traumatisme peut déséquilibrer tous ses chakras et perturber tous son champ énergétique, le conduisant à des actes extrêmes. Toutes ces métamorphoses portent à des actes qui expriment sa confusion, agissant tantôt comme un enfant tantôt comme un adulte. Il croit que son bonheur dépend désormais de l'équilibre de ses actes en vue de convaincre l'objet de son amour de l'aimer, puisqu'ayant répété toutes les phases de sa croissance antérieure, mais d'une manière différente, il se concentre sur son moi, plus apte à posséder les anciens êtres aimés. Son bien-être ne dépend plus que de son

aptitude à ajuster son moi à celui des autres. Il est tendu parce qu'il confond ce qu'il est avec ce qu'il devrait être. Et, en cas de perte de l'objet de sa flamme, qu'il ne peut posséder, il se sent inquiet, rejeté, ne pouvant plus revenir à ses parents si, dans ce cas, on lui préfère un autre.

À la fin de l'adolescence, amorçant sa phase d'adulte, tous les chakras de l'être humain ont atteint leur développement, établissant le modèle d'énergie qu'il utilisera désormais. À cette étape, nombre de sujets choisissent de se stabiliser, au point de peu changer, s'installant dans une sécurité relative qui amène à la limitation et à la stagnation. Ils vivent dans un monde étriqué, mais clairement codifié, sans trop de surprises. Si la réussite sociale leur sourit, ils se disent heureux pour se sentir comblés dans leur avoir et leur égo. Se croyant heureux, ils n'explorent presque pas d'autres dimensions de leur être. Ils marquent un temps d'arrêt dans le difficile processus du devenir qui pourra servir à leur perte, en cas de heurt puissant. Heureusement, de plus en plus d'êtres ne peuvent s'ancrer dans de telles certitudes fausses. Des événements d'apparence fortuits, qualifiés d'injustes, viennent ébranler leurs certitudes. Traumatisé par ces expériences, ils commencent à penser que la réalité n'est pas aussi statique et facile à cerner qu'ils la croyaient. À partir de ce tournant majeur, ils poursuivent toute leur vie une quête pour chercher à comprendre la vie. Cette phase implique l'apprentissage de l'échange, où il faut savoir donner et recevoir entre égaux. La relation d'altérité peut s'élargir pour inclure la fondation d'une famille, possédant son propre dynamisme. Avec le temps, cette relation peut s'étendre de l'individu à des groupes, puis à l'amour de l'humanité. Des énergies nouvelles circulent par le chakra de la gorge émettant des rayons bleus. Et, si l'amour du prochain s'affermir, une belle couleur lilas peut envahir tout l'aura. Alors, la glande frontale s'active pour permettre au champ énergétique d'accepter de plus hautes vibrations. Alors, on expérimente le sens de l'unité de tout ce qui existe, bien qu'on ressente encore que chaque âme individuelle demeure unique et précieuse.

Puis se présente la maturité, cette période de la vie caractérisée par le plein développement physique, affectif, intellectuel et spirituel. L'âge adulte culmine dans la maturité qui incline vers la sagesse et la transition. Pour celui qui sait bien vieillir, prendre d'âge en s'harmonisant, des vibrations de plus en plus hautes et plus subtiles peuvent s'ajouter à ses énergies physiques habituelles. Une lumière blanche imprègne l'aura, les cheveux blanchissent. À l'amour des autres s'ajoute un désir profond de communiquer avec la Source divine. L'énergie proprement terrestre, métabolisée par les chakras inférieurs décroît, remplacée par des énergies supérieures qui établissent une affinité plus grande avec l'Esprit. L'être se prépare donc à réintégrer le monde des esprits, à faire une transition majeure d'un état de conscience à un autre. Le sujet vit une ère de sérénité, cueillie dans la compréhension de l'amour. Le plexus solaire s'est harmonisé du fait que le processus de croissance de tous les autres centres d'énergie s'est stabilisé. Ainsi, la qualité des perceptions internes augmente en dépit du déclin des forces physiques. La vie devient plus profonde, plus riche d'expérience. La culture devrait faire un meilleur usage de cette source de lumière pour pondérer les décisions prises pour la collectivité.

Dans ce contexte, la vieillesse représente la dernière phase de la vie humaine, après la maturité, une phase généralement caractérisée par la sénescence. Elle devrait signaler une émergence de la sagesse et l'acceptation d'une transition dans un autre monde, plus approprié au taux vibratoire atteint, selon le degré d'ouverture de l'ensemble des chakras. Pourtant, pour les uns, elle signale une période où un être s'enfonce de plus en plus dans ses vieux comportements et ses vieilles attitudes, devenant de plus amer ou aigri, alors qu'elle devrait porter à une apothéose d'amour, d'acceptation, de compréhension et de bonté. Ainsi, la vieillesse devient la maladie d'un être qui ignore sa force vitale et sa souveraineté, un phénomène entretenu par la vieille trame vibratoire de la planète. Dans le mot «*vieillesse*» il y a le mot «*vie*». Voilà qui laisse à penser que la vieillesse, au sens de décrépitude, n'a pas de raison d'être puisqu'elle ne témoigne pas d'une maturation, d'une culmination dans un état vibratoire. Elle exprime le déséquilibre chronique qu'un être laisse se poursuivre par ignorance et inconscience. Sur le plan physique la santé, qui est vitalité parfaite, devrait être la norme.

À vrai dire, nul ne devrait vieillir, simplement avancer en âge et en sagesse. On ne peut vieillir si on accepte de rester éternellement en recherche d'un destin meilleur. Pas étonnant qu'un être vieillisse si, passant à côté de l'essentiel, il s'alimente mal, respire dix fois trop peu, ne sait pas se reposer, ne cherche pas à se divertir et

à s'accorder de bons moments, ne s'ouvre pas l'esprit, vit dans la tension et l'inquiétude, dépourvu d'idéal. Un être vieillit parce qu'il laisse son esprit se figer et qu'il se porte dans le passé au lieu de continuer à s'actualiser et de rester créatif. Il cesse d'être de son temps. En évoluant, il faut sans cesse laisser sa vision s'élargir. Chez un sujet, le vieillissement résulte d'abord d'une croyance dans son incapacité à se couler dans le Fleuve de la Vie et à se régénérer. Mais il résulte également d'une incapacité à se donner, jour après jour, plus d'énergie vitale qu'il n'en consomme pour élever sans cesse son taux vibratoire. À partir de l'exemple des gens de leur milieu, trop de gens ont conçu et ressenti cette période comme un enfoncement dans la maladie ou la sénilité. Pourtant, fondamentalement, le vieillissement repose sur un manque de confiance en soi, sur l'ignorance de sa nature divine et sur un désir d'être pris en charge.

L'ADULTÈRE, UNE DÉMONSTRATION D'INFIDÉLITÉ?

En morale religieuse, on définit l'adultère comme le fait, pour le partenaire d'un couple, de se livrer à des relations sexuelles avec une personne autre que son conjoint. Pourtant, la fidélité conjugale, c'est, pour un être, une question de choix personnel dans la mesure où il peut raisonnablement penser pouvoir tenir à sa promesse. Du reste, l'appel spirituel à la fidélité conjugale, mieux que de réserver l'exclusivité sexuelle à l'autre partenaire d'un couple, sert d'abord à démontrer que le monde inférieur agit conformément à la Loi unique ou aux préceptes divins, rendant tout apprentissage facile et rapide. Elle évoque une union interne, une heureuse intelligence entre l'esprit et le cœur, une harmonie entre la volonté et l'imagination, entre le corps de la pensée et le corps du désir (mental et astral). Elle suggère un grand synchronisme entre les diverses tendances de l'âme.

Pour le reste, la fidélité se définit, de par son étymologie, comme l'«*acceptation humble*». Dans ce contexte, elle témoigne d'un choix de se faire réceptacle, d'accueillir en soi et de conserver dans un état d'abandon total. Elle peut encore exprimer le dévouement à un idéal ou à une cause. Mais la loyauté ne peut se maintenir sans la fidélité et la fidélité sans l'authenticité. La fidélité consiste à bien remplir ses engagements, les clauses de son contrat, et à témoigner de son attachement sincère à l'idéal commun, donc à tous ses collaborateurs. Nul n'est tenu à être fidèle aux autres. Chacun doit plutôt être fidèle à sa parole, à ses engagements, à ses responsabilités, surtout à son destin en commençant par être fidèle à lui-même. Car la fidélité implique la conservation de son identité personnelle en répondant à ses propres engagements ou choix, non à ceux d'autrui. En tout et partout, il faut commencer par être fidèle à soi-même. Être fidèle veut dire *avoir foi*, d'où tout commence par la foi en soi. La fidélité bien comprise mène à la joie et à l'accomplissement. Rien ne vient sans discipline et sans foi.

Nul ne peut être fidèle qu'à lui-même, mais quand un être a accepté des responsabilités ou signé des contrats, il gagne à les respecter. Il n'avait qu'à bien y penser ou qu'à faire ce qu'il devait pour s'en tirer de façon honorable ou il doit renégocier ses engagements. L'engagement à la fidélité maintient dans l'inhibition. Jean Gameau, un psychologue, a admirablement bien dit : «La plupart du temps, la promesse d'être fidèle équivaut à un engagement à l'exclusivité sexuelle. Selon les couples, cet engagement peut être la promesse de s'abstenir de relations sexuelles avec tout autre partenaire, la promesse d'avoir un comportement asexué avec toute autre personne ou même la promesse d'éviter tout désir ou tout fantasme sexuel impliquant quelqu'un d'autre. Pour d'autres, il s'agit plutôt de la promesse d'un amour exclusif (l'exclusivité sexuelle n'étant alors qu'une des dimensions de cet engagement). / À bien y réfléchir, cet engagement repose sur une vision capitaliste, contrôlante et judéo-chrétienne de la relation. En effet, cette promesse définit, par rapport à l'autre personne, des droits analogues à ceux qu'on aurait sur un objet précieux nous appartenant plutôt qu'un lien librement consenti et renouvelé entre partenaires autonomes. La promesse, un peu comme une ceinture de chasteté, vise à forcer l'autre à l'abstention alors qu'on suppose qu'il voudrait céder à son désir. L'engagement implique qu'il est important de contrôler par un effort de volonté les désirs, les pulsions et les émotions qui pourraient nous envahir.»

Et le même auteur poursuit : «Parce qu'il contredit directement la réalité, cet engagement est voué à l'échec et les statistiques à ce sujet le confirment sans équivoque. L'adultère n'est pas un phénomène rare ; il touche directement au moins 70% des couples. Si on ajoute les cas où la tentation d'infidélité est repoussée pour des raisons religieuses ou socio-économiques, on arrive sans doute à une proportion bien proche de 100%. La question se pose naturellement : pourquoi persistons-nous à faire des promesses tellement peu réalistes qu'elles ne sont pratiquement jamais respectées? / J'ai déjà mentionné la fonction expressive des serments de fidélité. On tente par ces promesses de traduire la force du sentiment qui nous anime et l'ampleur qu'il prend en nous. / Il y a aussi le fait que cet engagement répond à des insécurités inavouées. En s'engageant pleinement dans une relation qu'on espère durable, on se sent nécessairement très vulnérable et on craint de devenir dépendant de l'autre. Une rupture possible devient alors une menace grave qu'on souhaite contourner ou contrôler autant que possible. Le développement d'une relation aussi importante dans laquelle on s'engage totalement constitue une aventure dont on est incapable de prévoir les issues. Les promesses de fidélité éternelle tentent de prendre le contrôle sur l'avenir et de nous protéger contre l'échec toujours possible. Bien sûr, elles apportent un certain réconfort (illusoire) mais elles n'apportent aucune solution à l'insécurité fondamentale.»

Sans préconiser l'infidélité, il faut l'aborder parce qu'elle cause bien des ravages dans les couples et les familles. L'infidèle part à la quête de sa mère, par personne interposée. Ce qu'il cherche, dans ses escapades, c'est un giron maternel dans lequel il pourrait retrouver la tranquillité, la sérénité et la sécurité de l'enfance. Il cherche à retrouver sa mère, mais en même temps il réprouve ce désir inconscient, alors il multiplie ses fugues pour se déculpabiliser ou pour affirmer son indépendance. Au fond, c'est un être mal sevré. Il a tellement peur de voir les personnes aimées partir qu'il prend la fuite le premier pour s'habituer à la douleur de la séparation ou pour se donner l'impression de prendre lui-même cette initiative.

L'infidèle essaie de se prouver que la femme qu'il a le plus aimée, sa mère, ne lui est pas tout à fait indispensable, après tout, puisqu'il peut trouver d'autres femmes à aimer, même s'il ne leur accorde qu'une attention fugace et superficielle. En trompant sa conjointe, qu'il aime, il essaie d'achever sa séparation d'avec sa mère, parce qu'elle n'est pas encore complétée (et ne le sera peut-être jamais). Il tente maladroitement de la mettre à l'abri de ses désirs incestueux, souvent impérieux, et il se libère de la dépendance douloureuse qu'il ressent à son égard. Jusqu'à un certain point, il tente de mettre la femme qu'il a vraiment aimée et estimée, sa mère, à l'abri de ses désirs sexuels refoulés. L'infidèle recherche ou recrée, dans toutes les femmes de passage, sa mère. Et s'il, passe vite, de l'une à l'autre, c'est qu'il n'est pas tout à fait dupe de ce qu'il cherche. Pour ne pas avoir le temps d'approfondir sa réflexion, il butine de fleur en fleur.

N'empêche que le fait d'avouer à son partenaire qu'on aime une autre personne, ce n'est pas de l'infidélité, mais de l'honnêteté, même une forme d'amour supérieur. Nul n'est invité à n'aimer qu'une personne. Et le fait qu'un être cher aime une autre personne ne réduit en rien son amour pour soi. Si un être veut être aimé dans l'exclusivité, bien que cela soit pernicieux et très accaparant, il lui faut l'exprimer à son partenaire, mais il ne peut pas l'exiger. Et si l'autre ne répond pas à cette attente, indue du reste, il doit comprendre ce qu'il lui reste à faire, il n'a qu'à se retirer respectueusement, sans jugement. L'autre n'a pas le devoir de supporter ses fragilités émotionnelles et affectives ni de combler ses besoins.

Celui qui accuse l'autre d'infidélité, en raison de sa quête de répondre à ses besoins ou désirs propres, témoigne souvent de sa propre confusion entre l'amour et le besoin d'être aimé de façon exclusive, ce qui démontre un être plein de trous intérieurs, presque vide de lui-même. Nul ne gagne à aimer quelqu'un pour les besoins qu'il comble ou pour ce qu'il apporte dans sa vie. Au contraire, chacun doit aimer l'autre pour lui-même. Aimer quelqu'un n'a rien à voir avec le fait d'en avoir besoin. Nul être ne peut à la fois aimer une personne et l'accueillir parce qu'il en a besoin. Quoi qu'il en soit, il ne doit surtout pas dire aimer l'autre du fait qu'il en a besoin. L'amour vrai ne met aucune condition, aucune limite ni aucune attente.

La fidélité est une notion culturelle et une affaire de contrat de couple. Mais les contrats n'ont jamais garanti la fidélité pour nombre de raisons, dont nous n'en mentionnerons que quelques-unes. D'abord, de la façon que les partenaires se choisissent, pour vivre en couple, et de la manière qu'ils mènent cette expérience, ils assurent mal leurs arrières. De nos jours, les unions de couple reposent rarement sur une

alliance ancrée dans des valeurs sacrées, à toute épreuve. Il y a belle lurette que les gens n'obéissent plus à une morale hypocrite ou utilitaire.

En fait, les gens se hâtent de trouver un partenaire pour trop de raisons frauduleuses: pour recréer la présence de son père ou de sa mère; pour échapper à une névrose d'abandon; pour mettre un terme à une quête morbide d'affection; pour être pris en charge; pour trouver la sécurité; pour assouvir son désir de domination ou de servitude; pour vivre un amour illusoire à deux; pour faire comme tout le monde; pour compenser leur incomplétude ou leur vide intérieur; pour éviter la réprobation sociale; pour alléger un sentiment d'abandon ou de rejet; pour échapper à la peur de la solitude. Mais qui songe d'abord à se marier intérieurement, à fusionner ses dimensions? Dans un monde idéal, le mariage intérieur est nécessaire à celui qui veut réussir un mariage extérieur, de la même manière que l'enfantement de soi par soi-même est un préalable à l'acceptation de procréer des enfants, car, autrement, on ne saurait comment les aider à accoucher d'eux-mêmes, donc on les garderait inaccomplis, on les garderait dans l'infantilisme.

La liste des motifs pernicieux de s'unir n'en finirait pas. Sauf que, dans ces conditions, l'autre n'étant qu'un objet, une béquille, un moyen de dépannage, l'un des partenaires ne tarde pas à avoir le tour de l'autre: il a dévoilé ses attributs physiques, il a sondé son idéal, il a découvert ses limites. Les sens s'émeussent rapidement; l'imagination est assouvie, d'où elle s'assoupit. Ne s'étant pas unis à partir de valeurs bien solides, pouvant susciter des interdits, il ne se prive pas pour chercher d'autres émois. Tout fruit nouveau et tout fruit interdit ne suscitent-ils pas beaucoup de convoitise? Alors, il se lance dans une suite d'aventures, les voilant du mieux qu'il le peut, couvrant ses escapades d'astucieux prétextes. En outre, il tente d'y récupérer sa jeunesse, jusqu'à ce qu'il se lasse de courir ou qu'il soit découvert dans son jeu! Car toutes les aventures sont plus décevantes les unes que les autres quand rien de stable ne peut en sortir. Puis s'ajoute la culpabilité du geste... L'imagination peut le nier, mais pas la réalité.

Tout couple qui s'installe dans la routine, jusque dans les habitudes sexuelles, se condamne de lui-même. Encore plus s'il est coupé d'aspirations spirituelles valables. Alors, les partenaires peuvent facilement commencer à s'exploiter mutuellement de façon bien subtile, ou se complaire dans une contemplation mutuelle béate. Dans trop de couples, la vie sexuelle est ravalée au rang de rituel coutumier ou d'hygiène mentale routinière. Les partenaires copulent pour assouvir leurs désirs, ce qui se passe sans lien avec la vie affective. Pas étonnant qu'à l'apparition d'un candidat le moins magnétique, l'un des conjoints sente ressurgir en lui des ardeurs antiques. Et alors, s'il va jusqu'à assouvir ses appétits sexuels, il trouvera dans cette expérience une richesse qui lui fera mesurer la pauvreté de l'expérience sexuelle, banalisée, de sa relation légitime. Aussi ne tarde-t-il pas à choisir de récidiver jusqu'à ce que cette autre relation se banalise à son tour. Dès lors, il entre dans le cercle vicieux de passer de bras en bras.

Normalement, entre deux êtres, la relation sexuelle doit être un aboutissement ou la confirmation de l'amour. Elle doit être, en soi, une expérience invitant à pousser toujours plus loin ses limites propres. Les conjoints doivent accepter de «*se partager*», de se fondre l'un dans l'autre, pour trouver leur identité spirituelle, non seulement le plaisir ou la satisfaction des appétits. La relation sexuelle devrait d'abord exprimer son plaisir d'être, l'intensité de ses sentiments amoureux. Pour réussir, elle doit être un partage mutuel, un dialogue intime, restant liée à la communication sur d'autres plans, dans une atmosphère profondément enthousiaste. On se prépare au pire si on s'y adonne pour satisfaire uniquement ses pulsions propres ou si on laisse l'autre partenaire dans une solitude chargée d'amertume, de désillusion, de frustration.

Supposons maintenant la commission de l'acte d'infidélité. En pareil cas, d'où provient la douleur du partenaire qui se dit lésé? À la vérité, elle est injustifiable. Il souffre parce qu'il a gardé des attentes et parce qu'il a voulu imposer à l'autre ses valeurs. L'autre n'a jamais à partager ses valeurs! Dans ce cas, il semble qu'il ne les ait pas partagées. Alors, le partenaire se torture à tort. Il s'afflige parce qu'il a le sentiment que l'autre a fait injure à son droit de le posséder de façon exclusive. Pourtant, pour l'éternité, chaque être a le droit de disposer de son corps et de sa personne. Nul ne peut se donner à un autre, il ne peut qu'échanger ou partager avec lui. Alors, en cas d'infidélité, plutôt que de fomenter de l'hostilité, il devrait entreprendre une négociation pour établir ses besoins réciproques en regard de l'amour (besoin d'aimer et d'être aimé) et leur trouver la solution la plus juste qu'il puisse concevoir. La douleur de la personne qui se dit «*trompée*» se

démontre tout à fait aveugle. Elle trahit son sentiment d'avoir été blessée dans son image personnelle, dans la satisfaction présumément légitime de ses droits, dans sa dignité sexuelle, dans sa propriété de conjoint légitime. Il est affligé et humilié d'avoir partagé avec un autre un objet de plaisir, conçu comme une exclusivité, comme une possession propre. Rappelons-le: bien qu'elle soit utile, la fidélité n'est qu'une norme culturelle et une affaire de contrat entre deux personnes. Au-delà du voile d'illusion, de telles relations, avec pareilles attentes, n'existe pas. Au final, on peut conclure que le mariage humain ne repose sur aucun fondement spirituel. Il n'existe qu'une forme de mariage cosmiquement approuvée, les noces mystiques.

DEVENIR SON PROPRE MÉDIUM!

Combien de gens ne demandent pas mieux que de détenir les moyens de se payer un médium pour connaître leur avenir. Ce qu'ils ne comprennent, c'est que s'ils ne détiennent pas les réponses qu'ils souhaitent, c'est probablement dans l'ordre, à savoir qu'il vaut mieux qu'il en soit ainsi, pour se prémunir contre une illusion ou pour se préserver d'une vérité difficile à admettre. Et s'il en savait trop sur son avenir, il finirait par trouver l'existence bien ennuyeuse. Car la Source divine n'entend jamais cacher quoi que ce soit à qui que ce soit : c'est l'être humain qui se le cache à lui-même pour une raison ou pour une autre.

Comment réalise-t-il cet exploit? En cherchant toujours à l'extérieur de lui, notamment chez d'autres, dans des livres, dans des conférences, dans des cours, dans des rencontres, dans des émissions télévisées, les réponses qu'il devrait trouver en lui-même, par lui-même. Lorsqu'un chercheur recourt à un voyant pour obtenir des réponses à ses questions, à supposer qu'il obtienne les bonnes, il aide ce dernier à pousser plus loin sa faculté, mais il n'éveille pas la sienne, d'où il reste à la merci d'autrui, donc, possiblement de charlatans. Car, dès qu'un être souhaite en apprendre davantage sur une vérité, surtout si elle le concerne lui-même, il doit se demander s'il est prêt à recevoir la réponse et s'il est déterminé à en faire le meilleur usage. Sans cela, à quoi servirait la réception d'une intuition ou d'une suggestion intime? À simplement enfler l'ego pour reconnaître avoir développé une faculté intérieure personnelle? Habituellement, quand un être est prêt à vivre une réalité, celle-ci se présente. Car il a été dit : «Lorsque le disciple est prêt, le Maître apparaît.» Sauf qu'il faut comprendre, dans ces propos, que c'est l'aspirant qui s'est préparé, se montrant digne de recevoir la visite du Maître, qui réfère, dans le présent contexte, à l'esprit, au Centre divin ou à l'Étincelle divine.

En général, il peut y avoir diverses raisons au fait qu'un être ne capte pas les réponses qui lui sont acheminées. Car, la Source divine représentant l'Énergie cosmique neutre, toute question reçoit instantanément sa réponse, sauf que plusieurs ne sont pas à même de les capter. Cela peut provenir du fait qu'ils méconnaissent la méthode pour y arriver. Ou, trop remplis de préoccupations ou d'illusions, ils vivent dans une trop grande tension ou ils démontrent un ego qui occupe tous les espaces de leur dimension consciente, ce qui les amène à vivre dans l'orgueil et la complaisance en eux-mêmes. Car, en cette fin de cycle évolutif, la majorité des gens pourraient recevoir eux-mêmes leurs réponses, s'assurant, du coup, de leur validité. Il paraît que, à une même époque, entre l'être le plus évolué et le moins évolué, il n'y a pas même l'épaisseur d'un cheveu.

Pour développer son ressenti et, par ricochet, sa réceptivité psychique, il suffit de s'asseoir quelque part dans la pénombre ou dans le noir, de respirer profondément, mais sans engendrer de tension ou de dispersion, de pénétrer en soi dans le silence mental, en se concentrant. Alors, on ferme les yeux, veillant à ce que la pointe de sa langue touche son palais, puis on unit la Source divine à son centre coronal par une résille d'énergie blanche de cristal, comme on s'unit au centre de la Terre en plongeant trois racines dorées sous de chacun de ses pieds jusqu'au soleil central de la planète. Dès lors, on imagine qu'apparaît un grand écran montrant une vaste étendue de neige blanche. Alors, reliant son centre coronal à son centre cardiaque par un canal intérieur, on pose une question claire, nette, précise, bien ressentie ou on l'écrit mentalement sur l'écran. Alors, on laisse la Lumière venir, la Lumière se faire sur sa question, tout abandonné à la réponse, dans un état d'accueil rempli de joie, d'émerveillement et de gratitude, imaginant que le moule-pensée de celle-ci se remplit d'énergie subtile, conférant la réponse la plus précise, judicieuse ou évolutive qui se puisse.

Quand on sent que la réponse s'est complètement faite en soi, même si elle n'est pas claire ou évidente, on rend sincèrement grâce, puis on se lève lentement pour retourner à ses activités courantes, en oubliant ce qu'on vient de faire et sans se soucier des résultats de l'exercice que l'on vient de mener. Au moment le plus opportun, la réponse



surgira comme un éclair tel qu'on ne pourra pas en nier l'évidence. Puis, avec la répétition de l'exercice, le canal se nettoyant et l'intuition se renforçant, on en viendra à capter ses réponses immédiatement sur place. Il faut répéter patiemment cette technique pour comprendre à quel point elle peut devenir assez vite tout à fait exaltante.

Dans la présente phase, à la vitesse que les énergies changent, les prévisions ou les réponses des médiums extérieurs ne tiennent pas plus que trois minutes. Alors vaut-il la peine d'aller dépenser vainement chez eux ses sous? D'autant plus que dans son libre arbitre, on peut soi-même modifier toute information rapidement, en tout temps, écartant les informations déplaisantes et améliorant les informations intéressantes. Alors, pour plus de sûreté, voilà comment chacun peut devenir son propre médium, un médium des plus bénéfiques et des plus vrais pour lui-même.

ÉVITER LES AMALGAMES

L'intellect est porté à généraliser : une fois qu'il a procédé à des vérifications sommaires, il incline à établir une loi générale sans trop d'exceptions. Et, pour accepter des exceptions, il a besoin d'une démonstration complète du cas allégué.

Dans le présent contexte, l'amalgame désigne la propension à confondre volontairement, mais malicieusement, contingences et nécessités, de manière à tout brasser, à préjuger de tout, dénaturant jusqu'à la discrimination. Cet agent mental logique, mais sournois, parce que toujours monstrueux et menteur, aime faire dévier du sens, par association malveillante, en mélangeant tout. Faisant mime de miser sur la vérité, il monte en pointe les préjugés, sans nuances, dans le jugement des faits, des situations, des objets, des idées, des personnes, afin d'éliminer les subtilités et les spécificités qui pourraient servir à l'avantage d'autrui ou d'une autre réalité que celle qu'il admet, parce qu'on ne porte pas dans son cœur, mais qu'on ne veut pas se l'avouer. Ce procédé entraîne une confusion absolue et monstrueuse à partir de contrevérités et d'erreurs, qu'on évite subtilement de mentionner.

Autrement dit, l'amalgame amène à trafiquer et à dénaturer la réalité dès le constat et l'interprétation à partir d'un parti-pris ou de prêts-à-penser tout personnels, mais biaisés. On cache ou se cache l'intention de son procédé qui vise à placer l'autre réalité, dès le départ, dans une position désavantageuse, afin de favoriser le mépris, la condamnation ou le rejet. Par complaisance grégaire, sacrifiant les critères de la vérité, il implique une part de manipulation de l'opinion, de la véritable démagogie, qui va jusqu'au dénigrement subtil, pour faire rapidement pencher la balance dans le sens de son opinion, bien arrêtée. Mais cette opinion, qui vise à régler son cas à cette réalité qu'on n'apprécie pas, se fonde évidemment sur l'émotivité, teintée d'hostilité ou de susceptibilité, qui implique un rejet sans discernement. Pour se protéger lui et les siens ou pour préserver ses intérêts, un être en vient à se mentir à lui-même, en écartant les nuances dérangeantes, celles qui desservent son intention, se contentant de présenter une vérité limitée, donc à rabais, qui n'est qu'une demi-vérité ou une contrevérité.

On aura compris qu'il s'agit, en l'occurrence, de la généralisation qui amène à étendre à tout un ensemble de choses, d'idées ou de personnes, à tout mettre dans le même plat, afin de provoquer une réaction émotionnelle, plutôt que rationnelle, empêchant le dialogue ou l'analyse plus profonde du contexte. On prétend démontrer une proposition universelle à partir d'un exemple particulier. En raison d'un parti-pris entêté, on induit sur une pente glissante en essayant de faire oublier la nécessité de procéder au cas par cas pour vérifier si l'assertion est fondée ou pas. À proprement parler, il s'agit d'un sophisme, d'un procédé de langage qui consiste à associer abusivement des personnes, des groupes ou des idées, pour susciter l'impression de dangerosité, mais qui ne méritent pas ce rapprochement extrême quelles que soient leurs carences, leurs faiblesses ou leur lacunes. Dans ce cas, le procédé consiste à abstraire un ensemble de concepts ou d'objets, par négligence des détails, ou à les classer dans des catégories stéréotypées, de façon que les interlocuteurs ne puissent procéder à une comparaison judicieuse avec tous les éléments d'un ensemble.

Par exemple, c'est faire de l'amalgame que de traiter les blondes de stupides; les fonctionnaires, de paresseux; les employés de la voirie, de fainéants; les riches, d'escrocs; les arabes, de terroristes; les Juifs, d'avaricieux; les rappeurs, d'émeutiers; les homosexuels, de pédophiles; les hommes politiques, de corrompus; etc. C'est encore le cas si on se permet d'émettre des propos du genre : «Tous les professeurs sont des paresseux bien payés. Je le sais, mon beau-frère, qui est professeur, est toujours en vacances.» Et c'est convier aux généralisations abusives que de dire : «J'ai goûté à ce mets, mais il n'est pas bon.» Car à moins d'être avarié, c'est chacun son goût : un autre peut apprécier ce qu'on n'aime pas goûter. Comme on le voit, l'être humain est naturellement porté aux clichés, aux *a priori*, aux raccourcis grossiers, fondés sur le tripatouillage volontaire ou involontaire, conscient ou inconscient, donc de modifications dans une intention malhonnête, mais qui favorisent la réprobation ou la détestation et qui rallient à son avis, sous prétexte de désigner l'adversaire ou l'ennemi commun, et qui ne peuvent qu'empoisonner les relations sociales ou exacerber les bas instincts.

Faire trop facilement des généralisations ou des amalgames, c'est, par précipitation ou par fermeture du cœur, faire insulte à l'intelligence de l'être humain qui devrait toujours se démontrer amoureux, donc empathique, compréhensif et compatissant. Il s'agit d'un procédé souvent mécanique qui conduit facilement à des dérives, surtout dans le domaine des sujets chauds qui font appel à une émotivité intense et qui, à défaut d'en limiter l'impact, peuvent engendrer des conséquences graves dans ses relations avec les autres et avec le monde. Ce genre de distorsion, formé par des croyances qui limitent, conduit à la mise en place de certitudes qui rendent rigide, obtus, injuste et, du coup, plutôt inamical et diviseur.

L'ALTRUISME BIEN COMPRIS

Comme chacun le sait, l'altruisme désigne l'intérêt désintéressé du bien d'autrui qui mène à accepter que le bien commun doit s'équilibrer avec le bien particulier. Il implique l'amour désintéressé d'autrui c'est-à-dire le souhait que les autres connaissent le bonheur, s'ouvrant à une générosité qui n'attend rien en retour. Ainsi, l'ouverture aux autres qui amène à s'intéresser à leur sort peut permettre de pondérer l'égoïsme, sauf qu'il doit comprendre des limites,



notamment en mesurant les dommages et le risque de perte personnelle qu'une intervention auprès d'un autre peut comporter. Car celui qui s'aime et dit aimer la vie ne saurait exposer sa propre vie pour assurer celle d'autrui. Au contraire, il ne peut que de battre et se débattre, s'il le faut, pour la maintenir, et c'est son droit.

Il semble que, dans le monde rempli d'obstacles et de défis dans lequel il vit, l'altruisme ne soit pas très naturel chez l'être humain. Dans son monde souvent hostile, la motivation fondamentale de l'être humain demeure la quête du plaisir et l'évitement de la souffrance. L'altruisme découle du sentiment d'un être humain qui s'est tiré de l'animalité pour assumer pleinement son état d'être humain, destiné à révéler la loi de l'Amour. Autrement dit, c'est la vertu par laquelle il se distingue vraiment de l'animal.

Il est un fait que, pour lui, la vie est une négociation permanente entre le désir de rivaliser et celui de coopérer avec ses semblables, la loi de l'inertie opérant ses effets de ralentir les élans. Paul Diel, un psychanalyste a fort bien dit : « Satisfaction sublime de l'égoïsme, l'amour porte en lui, inséparables, les deux aspects : l'amour reçu et l'amour donné. (...) L'aspect sublime de l'amour est le don de soi. Mais ce don exige la réciprocité. Seul l'amour sentimentalement surchauffé accorde le don gratuitement ; mais l'égoïsme sous-jacent ne tardera pas à se manifester ; l'amour exalté se chargera de rancœur (amour-haine)... »

En effet, le désir d'aider les autres ne doit pas dégénérer en un penchant à vivre pour autrui, à ne penser qu'aux autres, à se sacrifier pour eux, en raison d'un sentiment d'infériorité qui cherche une compensation ou une valorisation dans l'admiration et la reconnaissance des autres, ou à cause d'une incompréhension de la Loi de l'Amour qui porte à des élans trop généreux. Pour être véritablement altruiste, un acte ne doit pas être motivé par le désir d'en retirer des avantages personnels, à court ou à long terme, ni par l'envie d'être loué ou de recevoir des marques de gratitude, donc de se construire une belle image personnelle, ou par la crainte d'être critiqué si l'on s'abstient de venir au secours de l'autre. De même, une action ne peut être considérée comme altruiste si la personne agit dans la seule intention de soulager la détresse personnelle qu'elle ressent devant la souffrance de l'autre ou si elle se sent supérieure à celui qu'elle aide.

Chacun est appelé à aider les autres, soit à faire ce qu'il peut pour les assister. Mais comme il subsiste toujours une pointe d'égoïsme, dans le service, ne serait-ce que la considération qu'il peut susciter en se démontrant généreux ou en se révélant comme un être qui aime aider autrui, ou même le désir d'accumuler du mérite ou l'espoir d'obtenir une meilleure place au paradis, chacun doit faire ce qu'il peut pour aider les autres, se mêlant en même temps de transformer sa motivation d'intervenir. Parlant de l'altruisme, Gérard de Lacaze-Duthiers a très bien précisé : « On a tort de faire de ce vocable l'antonyme d'égoïsme : ce sont deux têtes sous le même bonnet. L'altruisme est le nom que prend l'égoïsme pour ne pas être reconnu, c'est le vêtement qu'il adopte quand il craint d'être découvert. Toutes les variétés d'altruisme ou soi-disant amour du prochain se ramènent à l'égoïsme. » Et il ajoute que, dans son ardeur apparente à s'occuper d'autrui, l'être humain peut faire preuve d'obéissance, de passivité, de servilité, donc d'un altruisme de soumission.

Dans une société où la religion, en raison d'une incompréhension de la passion de Jésus, a présenté la mort pour autrui, en cas de nécessité, comme le plus grand présent amoureux à offrir aux autres, il est probable qu'au chapitre de l'équité envers soi, bien des écarts ont dû se produire. Toutefois, maintenant que la religion dominante a perdu du pouvoir et de la crédibilité, les gens ne craignent plus de se mettre à l'écoute d'autres sons de cloche.

Or, la réalité, c'est que, si tous les êtres ont été créés égaux et détiennent les mêmes potentialités, nul ne doit quoi que ce soit à autrui. Ainsi, en dehors des situations d'urgence sociale, chacun détient le droit de se choisir en premier, de s'accorder la première place, de se servir de la plus large part de ses biens et acquisitions, de bien s'occuper de lui-même. Du reste, à quoi servirait-il de s'épuiser dans le service à autrui, si cela devait rendre moins rayonnant et efficace?

Cela est d'autant plus vrai que, porté à l'excès, l'altruisme peut entraver la Loi de la Justice immanente qui stipule que chacun doit agir de façon responsable dans sa vie et assumer par lui-même ses désirs et ses besoins. Tout être doit s'investir de façon libre, donc indépendante et autonome, tout en restant fraternel et solidaire des autres. Bien que ce soient souvent ceux qui possèdent le moins qui se montrent les plus généreux, celui qui peine pour survivre n'est probablement pas appelé à se montrer d'abord altruiste ou plus altruiste qu'il ne peut l'être. Tout chercheur spirituel sait fort bien que qui conque sert autrui se sert lui-même, que quiconque rend service, se rend utile à autrui, se rend service à lui-même, devenant d'abord utile à lui-même. Cependant, chacun gagne à se rappeler que la vérité de l'équilibre se situe toujours dans le juste milieu, même en matière d'altruisme qui implique le don gratuit de soi.

LA LOI DE L'ALTERNANCE

Comme le suggère l'Écclésiaste, un livre de la Thora ou Bible, il existe un temps Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose : il y a un temps pour s'organiser et un temps pour exécuter ; il y a un temps pour le travail et un temps pour le loisir ; il y a un temps pour parler et un temps pour se taire... Celui qui sait vivre comprend spontanément que, pour profiter au maximum de ses énergies et des synchronicités, il se simplifie les choses en trouvant le moment qui convient à chaque activité, en choisissant de ne faire qu'une chose à la fois, pour bien la faire en s'y consacrant totalement ; et savoir faire des choses différentes, alterner les activités, à des moments différents. Le temps qui passe est le lieu et l'espace de sa vie et c'est n'est que la façon dont on s'en sert qu'un être peut en tirer le meilleur et lui donner du sens. Rien ne peut être fait contre les cycles, mais peut réaliser beaucoup celui qui s'y conforme !

Dans la Nature, qui donne l'exemple, toutes les phases alternent, tout en améliorant sans cesse les diverses réalités : le jour suit la nuit, le soleil remplace la lune, le beau temps vient après la pluie, les nuages se forment et se déforment, la température fluctue avec les saisons, la mer monte et descend. Pour se maintenir en synchronisme et en résonance avec l'univers et le Cosmos, l'être humain gagne à adopter le même principe, s'il tient à maintenir son équilibre et, par ricochet, à vivre dans l'harmonie : il doit faire alterner les périodes d'intériorisation et d'extériorisation, d'effort et de repos, de travail et de détente, de solitude et de socialisation. Et il gagne à développer sa conscience au gré des phases qui passent de l'obscurité à la lumière, ce qui est notamment marqué par les solstices et les équinoxes. De même, le printemps et l'été, il doit s'extérioriser, profiter du monde de la Nature, tandis qu'à l'automne et à l'hiver, il doit s'intérioriser et refaire ses énergies. Il s'agit alors de savoir alterner entre le faire et l'être.

À un autre niveau de compréhension, autant il est préjudiciable de chercher tout son bonheur dans les biens terrestres, autant il est néfaste de chercher son accomplissement uniquement dans les sphères subtiles, trop spirituelles ou éthérées : la première tendance, une fuite dans la matérialité et la dualité, risque de trop densifier, renforçant l'enfermement, rendant de plus en plus intellectuel, sceptique, confus par rapport à la véritable réalité des choses ; l'autre expose à vivre dans la rêverie béate, l'illusion, la fumisterie, l'utopie, par fuite dans la spiritualité.

Au résumé, tout être incarné doit se consacrer à des activités tantôt concrètes tantôt abstraites, tantôt matérielles tantôt spirituelles, tantôt laborieuses tantôt divertissantes et reposantes, tantôt solitaires tantôt sociales, tantôt à l'extérieur tantôt à l'intérieur. Il doit constamment s'ajuster aux mutations en cours. En effet, puisque tout est spirituel, tout est équivalent et tout sert également bien l'évolution. En cela, seule l'intention peut pervertir le principe! N'est-ce pas la qualité de ce qu'un être fait qu'il se permet de vérifier la qualité de ses croyances, de ses hypothèses ou de ses certitudes, soit de ce à quoi il accorde une valeur profonde ? Mais c'est par sa qualité d'être qu'il peut sans cesse pousser plus loin sa vérité et sa connaissance de lui-même

Tout détient un sens de sorte que rien n'arrive pour rien. À chacun de comprendre le sens de ce qu'il est appelé à vivre dans le moment présent.

ÉLOGE DE LA LANGUE FRANÇAISE

La langue française, une entité métisse, a fait son unité de l'union de diverses langues d'oc (langues occitanes du sud de la France) et d'oïl (langues romanes du nord du même pays). Ce n'est pas d'hier que les étrangers qui en ont acquis une maîtrise suffisante pour se prononcer personnellement sur ses qualités l'ont déclarée la plus belle langue de l'Europe, peut-être même du monde, en raison de sa structure, de sa précision, de la variété de ses sons et de ses accents. C'est probablement Antoine Rivarol qui, en 1784, a parti le bal de cette apologie lorsqu'il répondit à l'invitation de l'Académie de Belin, qui proposait comme sujet de concours : «Qu'est-ce qui fait de la langue française la langue universelle de l'Europe? Par quoi mérite-t-elle cette prérogative? Peut-on présumer qu'elle la conserve?» En réponse, il présenta son célèbre «Discours sur l'universalité de la langue française», un texte auquel on continue de se référer pour en confirmer les qualités supérieures ou éminentes.

Mais, bien avant la publication de ces louanges, nombre d'étudiants étrangers, émerveillés par la correction soutenue du français, par son élégance parfaite, sa haute raison de langue capable d'une grande simplicité, mais aussi de déguisements en guirlandes et en arabesques, autant dans les textes littéraires, scientifiques que philosophiques, choisirent de lire des œuvres écrites en français. Les papes ont gardé le français comme langue officielle du Vatican, l'ayant rapporté avec eux après le transfert du siège apostolique d'Avignon à Rome, en 1376. On sait que Frédéric II (1740-1786), roi de Prusse, et Catherine II (1762-1796), impératrice de Russie, préféraient s'exprimer en français plutôt que dans l'idiome local. De même, l'écrivain Jan Potocki (1761-1815), un Polonais, et Toussaint Louverture (1743-1803), un homme politique et général haïtien ont préféré cette langue à leur langue maternelle, la considérant comme un véhicule de plus grande diffusion et de meilleure qualité pour propager le ferment de la liberté.

Plus récemment, Samuel Beckett (1909-1989), un Irlandais, Eugène Ionesco (1909-1994), un Roumain, et Julien Green (1900-1998), un Étasunien, ont largement privilégié cette langue dans leurs écrits, traduisant eux-mêmes leurs textes ou les écrivant directement en français. Pour le reste, on sait que la présente reine de Grande-Bretagne, Elizabeth II, parle un français impeccable, comme plusieurs chefs d'État, et que plusieurs organismes internationaux ont conservé le français comme langue officielle, comme langue seconde ou comme l'une des langues d'usage. Encore en Afrique et dans les pays de l'Est de l'Europe, chacun ne peut qu'être frappé par le désir intense des citoyens de mieux connaître le français, sauf que la communauté francophone mondiale ne les supporte pas suffisamment dans leurs initiatives pour qu'ils préfèrent cette langue à l'anglais.

N'empêche que celui qui se mêle d'interroger les touristes des autres pays pour connaître ce qu'ils pensent de cette langue, comme je l'ai fait dans divers pays, notamment à Hawaï et dans les pays hispaniques, vous répondent, pour la majorité, avec une pointe de sincère regret, à quel point ils aimeraient la parler, la reconnaissant comme une entité complète, comme un symbole de beauté et de distinction et comme un véhicule éminent de la culture, de la civilisation et des valeurs humanitaires. Effectivement, la langue française se démontre d'une précision redoutable pour exprimer les idées, ce qui en fait un outil de choix pour la rédaction des documents philosophiques, scientifiques et légaux, par exemple des traités internationaux. Mais ils ne tardent pas à identifier ce qui les rebute, la précision de son vocabulaire, ses particularités lexicologiques, sa complexité grammaticale, notamment les difficultés d'accord des participes passés et ses nombreuses exceptions, de même que la longueur de ses locutions substantives pour décrire les objets usuels.

Ainsi, tous les francophones peuvent reconnaître, avec la majorité de ceux que la langue française a touchée, que cette langue est belle, douce, élégante, pure, souple, flexible, bien qu'elle puisse, au besoin, se démontrer rugueuse et râpeuse -- sans pour autant apprécier les sonorités dures-- même astucieuse et inventive, ce pour quoi on la cite encore comme exemple dans bien des pays. Elle parvient à proposer autant une grande précision dans les termes du réel qu'un grand flou, toujours charmant, dans l'abstrait, dans les idées, ce qui peut la rendre si mystérieuse, si délicate, si harmonieuse ou si lyrique dans la poésie. Cette langue hautement logique et analytique sert aussi bien la raison que le cœur, capable de décrire autant la réalité que de reproduire les méandres subtils de la pensée, habile messagère des états d'âme, tout en restant toujours claire, malgré sa mouvance de langue vivante.

Car, par la rigueur de sa construction grammaticale, la langue française aime décomposer l'idée en différents mots qui rendent évidentes les liaisons et les articulations. Sa construction, toujours manifeste, se démontre légère, fluide, forçant la phrase à s'enchaîner aisément et rapidement, sans obstacles ni détours. Elle permet l'adéquation stricte d'une réalité concrète ou abstraite avec le sens; elle favorise sa transparence dans le signe, laissant deviner facilement son message, évitant qu'on tente de déraisonner, de trahir ou d'équivoquer. Puisqu'elle en a vu d'autres, comme on dit, c'est une langue qui, dans ses transformations, pour s'actualiser, peut en prendre plus qu'on ne pourrait le penser, par exemple dans certaines simplifications, dans les domaines des règles d'accord ou de l'orthographe, comme dans les ajouts de néologismes et d'emprunts extérieurs justifiés.

Toutefois, par ses termes homophones, le français n'est pas facile, il peut en faire accroire et jouer de sales tours, pour mieux faire douter l'auteur ou l'interlocuteur de son degré de maîtrise, amenant à chercher et à pousser plus loin son

enquête linguistique. Aussi, après avoir écrit, le meilleur auteur doit-il toujours se lire et relire pour identifier d'hypothétiques fautes. Même que, écrire sans faute ne suffit pas quand il faut maîtriser le code linguistique, ce qu'on appelle le génie de la langue, soit savoir structurer son texte avec intelligence, respecter les normes de la ponctuation, bien enchaîner ses idées, manier correctement les figures de style, supprimer les tournures passives et les répétitions, éliminer les clichés et les platitudes, bien argumenter. En français, tout cela importe. Il faut croire qu'un être qui manie correctement sa langue maternelle se respecte et se rend hommage à lui-même, honore tout son pays, comme toute la communauté qui la partage, surtout s'il s'agit d'un personnage public, par exemple d'un homme ou d'une femme d'État. Mais même le plus simple citoyen peut démontrer la fierté de son appartenance et son sens de la dignité personnelle en améliorant la qualité de son langage autant parlé qu'écrit.

Le français représente une langue exceptionnelle, par sa subtilité, lui qui, comme l'a dit quelqu'un, s'apparente à une eau pure qui coule de source, allant où sa pente naturelle la porte, se riant des accidents du terrain, tout en réprochant les ornements excessifs, préférant rester nue que de succomber aux emportements ou aux égarements, pour rester simple et claire, facile à comprendre. Alors, comment ne pas aimer et respecter une langue si riche et si noble, quand elle est sa langue maternelle, jusqu'à faire les efforts pour éviter de la trahir, de la pervertir, de l'estropier, de l'avilir, de la trainer dans la boue? Car la langue maternelle, ce n'est pas que des sons, des mots, des phrases, c'est la personne même, sa substance, sa pensée, ses amours, ses détestations, son vécu; c'est ce qu'elle a fait, accompli, apprécié, souffert, dit, entendu, senti, ressenti, espéré jusqu'aux tréfonds d'elle-même; c'est ses repères, une large part de sa réalité.

Comment s'expliquer que les gens, qui craignent la première impression qu'ils peuvent produire et qui accordent autant de soins à leur apparence, à leur tenue, à leur réputation, à l'appréciation qu'on peut faire d'eux, se fichent éperdument de la qualité de leur langue parlée et écrite? Il est vrai qu'il est plus facile de singer la langue d'un étranger, si simpliste qu'elle soit, dans l'aliénation des puissances commerciales, industrielles et technologiques. Dans un monde où tout va trop vite, on n'a plus le temps de se soucier de la qualité, dût-on pardonner quelques travers à la langue que l'on parle depuis sa naissance. Mais surtout, pour parler la langue française avec correction, il faut détenir un degré suffisant d'intelligence pour en comprendre la complexité, une caractéristique qui ne la dessert pas, mais l'avantage, puisqu'elle lui permet d'aborder à peu près tous les sujets de la vie sans difficulté, sans, comme la plupart des langues, trop les réduire.

Or, l'intelligence, ce n'est pas donné à tout le monde. Aussi, dans nombre de cas, pour plusieurs, faudrait-ils qu'ils compensent, avec courage et ardeur, par une volonté de maîtrise, à coup de recherches et de mises à jour, judicieusement appliquées. À moins d'être un cancre achevé ou un mollusque, on ne peut se mettre à l'étude de sa langue, même en autodidacte, sans y apprendre quelque chose et sans finir par découvrir et corriger ses erreurs, éliminer ses imperfections? Mais, dans un monde où un être est sollicité par tant de faux-besoins et de gadgets, cet héroïsme qui lance dans l'aventure pour amener à des découvertes et à des corrections, peu le détiennent. N'est-il pas plus facile de se laisser aller à ses aises, suivre sa pente, quand on dit qu'on tient à une réalité, mais qu'on agit comme si elle n'avait pas d'importance ou comme si elle était une moins que rien?

Comment peut-on expliquer que, depuis vingt ans, dans un laxisme qui ne fait que croître, chez nous, au Québec, la qualité du français et l'importance accordée cette langue sont en baisse constante, alors qu'on dit la chérir et y tenir à mort, pendant que les élites ne prennent pas à cœur la responsabilité de la défendre et de la présenter sous ses meilleures couleurs. À Montréal, la métropole de la province, l'anglais, la langue impérialiste, la langue des maîtres, est sur le point de supplanter la langue nationale. Et ce n'est pas avec l'apprentissage et la dissémination d'un jargon, du genre employé pour les «SMS» ou les «TEXTO», qui ne requiert plus de savoir épeler les mots et de connaître les rudiments de la sémantique, entre autre de la grammaire, qu'on va rappeler la sublimité de cette langue et assurer la relève de ses amoureux et de ses défenseurs. Pourtant, dans une société, ce qui distingue les gens, outre l'entregent, le savoir-vivre, le sens des valeurs, c'est bien l'habileté à communiquer. Et, quant à communiquer, pourquoi ne pas le faire dans l'excellence, si on tient tellement à se faire apprécier, estimer?

Malgré ses rigueurs et ses exigences, la langue française figure au palmarès des plus belles et les plus précieuses langues du monde et elle mérite de survivre dans toute sa splendeur, dût-elle s'imposer des corrections et des ajustements pour s'ajuster à la modernité. Il ne manque que des braves pour la tirer de la fange de l'apathie et de l'indolence qui l'oriente peu à peu vers l'ավիissement du patois et le «franglais» qui ne peuvent qu'annoncer sa disparition plus ou moins prochaine.

LA LOI DE L'ORDRE

Le mot ordre se définit par l'esprit d'organisation dans le temps et l'espace, s'appliquant à tout, soumettant toutes choses. Sans ordre ni méthode ni discipline, nul ne peut se faire réceptif aux principes supérieurs et assurer sa pleine expansion, car il trouve toujours de l'opposition quelque part, ce qui se manifeste par des blocages. Toutefois, il faut éviter de devenir l'esclave de ses méthodes et de sa discipline qui ne servent qu'à engendrer des engrammes d'habitude qui facilitent l'existence. Les principes divins assurent qu'il existe une place pour chaque chose qu'il faut mettre et maintenir à sa place. Il y a également un temps pour chaque chose, car chaque chose vient en son temps, à son heure. En cela le miracle surgit toujours de la conjonction parfaite du bon choix au bon moment et au bon endroit.

Refuser de se conformer à ces maximes, c'est s'entraver et se compliquer la tâche, c'est se retarder en écartant des occasions favorables qui pourraient tarder à se présenter de nouveau. Toutes les réalités servent celui qui sait se faire son propre maître et sait établir, dans le respect, son pouvoir sur elles. Vivre dans l'ordre, c'est reproduire, à son niveau, l'Ordre supérieur. Cela commence par la direction de ses pensées, de ses sentiments, de son agir.

Un être commence à entrer dans l'ordre en se fixant un but valable, en définissant son Idéal ultime, et en orientant toutes ses énergies pour le réaliser. Comme il a été promis, à celui qui se consacre à l'essentiel, le reste vient par surcroît. Il ne reste qu'à diriger ses énergies vers ce But suprême dans une volonté sereine et efficace, animée par une motivation puissante, mais mesurée.

Dans le Cosmos, tout est ordonné, de par nature. L'existence de Dieu, qui est Perfection, assure que tout soit beauté, équilibre et harmonie. Ainsi, si quelque chose, par le libre arbitre, tente de sortir de l'Ordre général, tout l'y ramène de gré ou de force, au moment opportun.

Le Créateur, par la Providence ou la Justice immanente, a prévu que tout soit gouverné par des lois strictes, rigoureuses, immuables, parfaites. Ainsi, dans un univers intelligent et lumineux, conscient et sage, chacun se meut et tire son être dans un courant qui se dirige du Centre aux plans inférieurs et, des plans inférieurs, au Centre, rien n'étant laissé au hasard. Dans le monde, rien n'arrive sans cause, et les moindres détails de chaque vie obéissent aux principes universels et absolus. La Loi traite tous les êtres sur un plan d'égalité, donnant de la même façon à tous, sans faire d'acception particulière ni d'exception. Elle ne respecte personne en particulier, mais respecte tous les êtres, appréciant chacun au même titre, par le biais de l'ensemble. Elle ne conçoit tout que dans l'Unité. Mise en mouvement, elle agit parfaitement, mathématiquement, rigoureusement. Sa nature est de communiquer et de donner; celle de la créature, de recevoir, en demandant et en acceptant ce qui vient comme réponse.

Allégoriquement, l'Acte divin qui gouverne le Cosmos est représenté par un axe vertical immobile, l'Arbre cosmique, autour duquel s'enroule la Création en mouvement, en évolution. Dans son domaine, la conscience individuelle de l'être humain sert de canal à travers lequel se manifeste l'Esprit divin, par le truchement de son âme. En cela, chaque personne possède sa propre sphère individuelle d'action, qu'elle doit choisir et accepter.

Mais il existe aussi une double Hiérarchie pour assister le Créateur dans son œuvre d'expansion : une Hiérarchie de support, directement reliée à la Conscience divine, qui veille au bon déroulement de l'Évolution, et une Hiérarchie d'aide, issue de la chaîne évolutive, établie à partir du degré de conscience ou de sagesse spirituelle. Il faut savoir que parmi ces êtres évolutifs, des Directeurs planétaires choisissent certains êtres, dans le secret ou à leur insu, pour accomplir certains devoirs spirituels ou missions cosmiques, soit pour manifester ou exprimer des aspects particuliers de la Divinité unique, la Source suprême, d'une manière privilégiée. Il ne s'agit pas d'un choix arbitraire, issu de l'arbitraire d'un individu ou de ses possibilités innées, mais d'une sélection à partir d'une ouverture de conscience particulière au gré de ses expériences.

Cette personne n'est pas toujours consciente, bien qu'elle obéisse à des ordres. Mais c'est ainsi que le monde s'achemine vers la Perfection spirituelle, l'État idéal d'accomplissement ou de réalisation, dans l'Ordre originel et éternel. Dans ce système, l'être humain, doté de liberté, est une entité souple, réceptive, capable

d'adaptation bien supérieure à ce qu'il imagine. Il peut faire n'importe quoi, voire tout accomplir, sur le plan spirituel, s'il le désire et s'il s'y consacre sciemment, s'engageant à agir dans l'Amour pur, à servir le bien commun et à incarner son But suprême dans l'Ordre divin.

LA CIRCONCISION : PAS D'AVANTAGES, MAIS, BIEN DES CONTREINDICATIONS !

Bien qu'on dise que la pratique de la circoncision est préconisée pour diminuer la libido masculine, on peut penser qu'elle doit comporter un sens plus profond pour perdurer depuis tant de temps. Du reste, bien des gens d'une confession religieuse qui la pratiquent en ont oublié le sens originel, si bien qu'elle ne s'applique que par désir de faire survivre la tradition. Au sens spirituel, qui n'est pas à prendre au pied de la lettre, mais au niveau de l'Esprit, ce rituel désigne l'opération rituelle ou chirurgicale de la coupure du prépuce, la peau de la verge, qui permet de découvrir le gland, une coutume généralement pratiquée peu après la naissance ou à l'arrivée de l'âge d'homme. Elle supprime l'ambivalence naturelle de l'homme, précisant et confirmant son pouvoir viril. Elle figure le retranchement de ce qui rend moins sensible aux impressions de la conscience pour donner accès à une nouvelle phase ou étape de vie marquée par un degré accru d'indépendance et de responsabilité.

Dans ce contexte, la circoncision répète la section du cordon ombilical pratiquée à la naissance de l'enfant, symbolisant une provocation de l'éveil à la lumière qui engendre une nouvelle naissance. Elle implique un sens d'obéissance et de fidélité à Dieu qui confirme l'appartenance à la communauté distincte des élus. Elle figure l'extirpation ou l'extinction de l'ego (la personnalité) pour permettre la rencontre avec le Centre divin, le Vrai Moi, dans un face à face avec soi-même. Dans la «Cabale», on l'explique comme l'intervention de la lettre hébraïque «Zain», un phénomène psychique qui tranche la peau de l'ancien, permettant le dévoilement de la Vérité pure, donc une opération qui supprime ce qui empêche le Serpent de s'élaner pour unir la Terre et les Cieux.

Dans l'histoire du monde, la circoncision a été pratiquée pour diverses raisons. On peut mentionner une prescription hygiénique ; un désir de renonciation volontaire aux péchés de la chair ; une forme édulcorée de sacrifice personnel, à défaut de pouvoir offrir tout son corps à la divinité ; un rite initiatique aidant l'enfant à passer à l'âge adulte ; un signe évident de courage viril ; un signe distinctif ostensible ; une survivance d'un rituel antique dont on a perdu la signification ; l'accroissement hypothétique de la vigueur sexuelle et de la jouissance masculine ; une volonté de porter à la lumière ce qui est caché. C'est ainsi que l'on estimait, en 2009, la statistique la plus récente sur le sujet, que plus de trente pour cent des hommes de la population mondiale étaient circoncis pour des motifs aussi divers que surprenants.

D'autres études toutes chaudes ont démontré que, pratiquée dans le jeune âge, la circoncision peut engendrer un traumatisme, soit une blessure psychique, compliqué de la personnalité du type alexithymie, un mot qui signifie «ne pas avoir de sentiments», ce qui implique une incapacité de ressentir des émotions, des les identifier, de le exprimer, d'éprouver de l'empathie l'une des pour autrui, ce qui les confine à un état mécanique favorisant l'impulsivité, un précurseur de la violence. Certains estiment que ce facteur pourrait même expliquer l'abondance de crimes sexuels violents commis contre les femmes (viols) et les enfants (actes pédophiles).

Hors des préceptes religieux, un motif fréquent qui décide les pères de faire circoncire leur fils, c'est de les amener à leur ressembler, par une modification inconsciente, dans le fait de se sentir émotionnellement indisponibles à eux-mêmes et à autrui, ce qui serait un signe de virilité. La sentimentalité n'est pas une affaire d'homme ! Dans ce contexte, on ne doit pas se surprendre de l'attitude dominatrice et bourru des Étatsuniens, notamment des agents de police et des militaires, puisque, dans ce pays, la circoncision des enfants mâles reste, à plus de soixante pour cent, la norme médicale, s'étant élevée jusqu'à quatre-vingt-cinq pour cent au milieu du vingtième siècle. Il en est ainsi depuis l'époque victorienne qui l'avait préconisée, sans anesthésie, pour, présumément, contrer l'onanisme, pendant que, pour les filles, on suggérait le brûlage à l'acide du clitoris. Ce fait avéré pourrait servir d'invitation à mettre un terme à ce supplice inutile dans ce pays, d'autant plus que la suppression du prépuce supprime une part de la sensibilité du gland du pénis, en raison de la kératinisation du gland, par disparition des glandes sécréteuses du prépuce et de la perte des terminaisons sensibles de ce même appendice, en plus de parfois compliquer les relations sexuelles.

La science le reconnaît maintenant, comme elle se pratique encore dans de nombreux pays, la circoncision systématique, dès la naissance, qu'on disait «hygiénique», ne détient aucun avantage médical démontré, ce qui amène de nombreuses associations à la combattre. En revanche, pour l'Europe et l'Amérique, c'est probablement en Suède qu'elle est le moins pratiquée, même dans la communauté juive. De nos jours, en faisant un point d'éthique, aucun médecin digne de ce nom ne

devrait recommander, encore moins imposer, ce moment de torture, hors le cas exceptionnel de phimosis, ce serrement du pénis par le prépuce qui empêche de découvrir le gland lors des soins intimes. Et, en cas de demande des parents, par respect pour la liberté individuelle, il devrait refuser de poser cet acte chirurgical.

Sauf qu'il existe cet autre cas du rituel de passage de certaines religions, notamment de la religion juive. Ainsi, dans le monde, entre l'âge de sept et treize ans, nombre de jeunes garçons restent soumis à cet acte de mutilation, qui peut impliquer de la violence et qui peut, psychologiquement, influencer plus ou moins sévèrement sur sa sexualité, s'y formant une mentalité négative ou positive selon le comportement du milieu. En raison des longues traditions, dans certaines ethnies, il n'est pas facile de changer les systèmes de valeur et de réfuter la validité d'un rite de passage, surtout s'il s'accompagne, apparemment, d'une prescription religieuse ou morale en provenance directe de Dieu ou émanant de Textes dits sacrés. On assure que, sauf dans le cas d'un adulte, qui peut comparer ses sensations d'avant et d'après, lors d'une récente circoncision, il est difficile d'évaluer la perte de sensibilité chez les autres sujets.

C'est oublier qu'il est pourtant connu que la majorité des homosexuels masculins qui ne sont pas circoncis n'aiment pas faire l'amour avec un partenaire circoncis du fait qu'il met trop de temps à jouir, quand il y parvient, adoptant un long moment un comportement purement mécanique. De par la nature de la situation, bien que la sensibilité érotique d'un homme ne se limite pas à son organe sexuel, le verdict de deux partenaires circoncis de longue date ne pourrait pas être très probant du fait qu'ils sont affligés de la même ablation. Comme avantage, on peut quand même penser que la circoncision, qui supprime la sensibilité pénienne, peut diminuer la fréquence des éjaculations précoces, bien que certains pensent que c'est le contraire qui peut se produire. Mais, en pareil cas, puisqu'il plane autant de subjectivité, est-ce si important de recourir à ce moyen drastique puisque, avec les années, avec l'activité sexuelle et le vieillissement, le plaisir se fait moins intense jusqu'à retarder l'écoulement du sperme?

La circoncision, surtout sans anesthésie, comme elle se pratique dans certains pays arabes, ne peut qu'être douloureuse... et probablement perturbatrice. D'abord, chacun détient son propre degré de pudeur. Ensuite, lorsqu'elle intervient comme dans un rapt d'enfant, alors que des membres de la famille éloignée enlèvent l'enfant à ses parents pour le ramener circoncis, à la surprise générale, ce qui devient l'occasion d'organiser une fête, on peut se demander comment l'enfant réagit à ce rituel anachronique. Chez les Juifs, la circoncision s'effectue dans un autre contexte et dans une autre manière de procéder, plus imprégnée de religiosité. Ainsi, pour ces deux peuples, la circoncision se pratique à des âges différents en raison des stipulations de la Bible (Juifs) et de certains hadiths (Arabes), puisque le Coran n'en touche pas mot. Elle se pratique vers l'âge de huit jours, chez les Juifs, conformément à l'expérience biblique d'Isaac, le premier-né d'Abraham et Sarah, sa femme légitime. En revanche, d'après Bible, Ismaël, le premier fils qu'Abraham engendra avec sa servante, Agar, est devenu l'ancêtre des peuples arabes. Ce dernier fut circoncis à l'âge de treize ans, en même temps que son père. Certaines confessions orthodoxes orientales, très attachées à la Bible, préconisent aussi la circoncision. Cette pratique est très répandue en Afrique, peu importe l'ethnie ou la religion, mais beaucoup moins dans les contrées australes.

Les Juifs considèrent la circoncision masculine, appelée «brit milah» ou «milah», comme obligatoire à titre de signe d'alliance entre Dieu et le peuple élu. Dans la «Thora», le chapitre XVII du livre de la Genèse a ordonné à Abraham de se faire circoncire et de circoncire ses enfants et ses esclaves mâles. Elle est pratiquée par un «mohel», dûment entraîné par un autre «formateur». Il faut pourtant se souvenir que le patriarche avait quatre-vingt-dix-neuf ans au moment de sa circoncision. En ce qui concerne les Musulmans, comme on l'a déjà dit, le Coran ne dit rien de la circoncision masculine, un «sunnah» appelé «hejjam». Quant aux propos de Mohamed à ce sujet, trop contradictoires, ils se démontrent peu fiables. On ne sait d'ailleurs pas si Mohamed lui-même avait été circoncis. Quant aux Chrétiens, le Nouveau Testament a aboli l'obligation de la circoncision. Même que saint Thomas va jusqu'à la considérer comme un péché mortel. En ce qui concerne la circoncision féminine elle n'est mentionnée dans aucun texte religieux juif, musulman ou chrétien, si on fait exception de certains récits de Mohamed, aussi peu fiables que ceux qui entourent la circoncision masculine. Ainsi, on peut dire formellement que la circoncision ne représente pas un commandement du Prophète, ce qui amène plusieurs nations africaines à abandonner ce rituel.

On comprendra que, pour garder bonne contenance, chaque peuple défend avec ferveur ses propres pratiques rattachées à de présumées prescriptions religieuses. N'empêche qu'il est probablement plus troublant de se faire circoncire, plus ou moins publiquement, à sept ans qu'à huit jours, bien que cette intervention puisse contribuer à sensibiliser le nourrisson à la douleur, malgré que, en dépit de sa douleur, le jeune homme puisse, en raison du contexte festif, développer un souvenir de fierté et d'appartenance. Des études ont démontré que les poupons circoncis, vaccinés par la suite, avaient des réactions à la douleur plus intenses que les sujets de référence non circoncis.

Mais que voulez-vous, même des peuples formés à une grande sagesse ne savent pas, en raison de la force de la coutume ou de l'atavisme, se dégager des symboles, même s'ils s'accompagnent de rituels violents. Aussi, d'après le degré d'ancrage de la pratique, ne peut-on probablement pas s'attendre, au plus, qu'à son remplacement par un autre rituel symbolique, dénué de violence, donc moins nocive, de manière qu'il ne porte pas atteinte à l'intégrité d'un jeune sujet, du moins pas avant qu'il ne puisse en faire le choix en toute connaissance de cause. Par exemple, en Polynésie, pendant des siècles, les gens ont offert

des sacrifices humains au Dieu Requin. De nos jours, ils se contentent de lui offrir des fruits ou les entrailles d'un cochon abattu pour nourrir la collectivité présente. Alors, pourquoi ne pas remplacer le rite de passage de la circoncision ou de l'excision par l'offrande d'un bijou ou par un rituel amusant? Certains courants religieux de la nation juive ne remplacent-ils pas déjà cette pratique étrange par une simple cérémonie religieuse identique pour les filles et les garçons parce qu'ils la considèrent opposée à l'injonction : «Tu ne voleras pas»? Nous ne vivons plus à une époque où chacun doit se renforcer dans des expériences violentes pour s'aguerrir à la douleur afin de monter du caractère dans la défense de la nation, menacée de tous côtés. D'ailleurs, de nos jours, certains athées des peuples qui ont recours à la circoncision pour des motifs religieux n'hésitent pas à faire procéder à une restauration de leur prépuce pour, supposément, connaître un plus grand plaisir sexuel.

Ainsi, bien qu'elle ne date pas d'hier et qu'elle soulève les passions, la question restant entière, il faut bien la poser encore, à savoir s'il est licite de procéder à la circoncision, une mesure médicalement inutile et dangereuse, pour des motifs religieux, une torture gratuite imposée à un être sans défense. Dans les faits, la circoncision masculine et l'excision féminine représentent la mutilation d'organes sains pratiquée sur des personnes sans leur consentement et sans raisons médicales valables. Sur le plan des faits, la distinction est donc injustifiable, d'autant plus qu'elle est improductive. En effet, par exemple, un Musulman égyptien, père de plusieurs filles et d'autant de garçons, ne parviendra jamais à comprendre pourquoi il peut circoncire ses garçons mais ne peut pas faire exciser ses filles, alors que les deux opérations portent le même nom: «khitan» ou «tahara». De ce fait, il n'est pas possible de lutter efficacement contre l'excision féminine sans lutter contre la circoncision masculine. De plus, la distinction entre les deux opérations est contraire au principe de la non-discrimination, principe reconnu dans tous les documents internationaux.

À ce propos, on entend souvent dire que peu d'hommes osent se plaindre de cette opération étrange. C'est oublier que si l'un d'eux le faisait, cela reviendrait à admettre qu'il a un problème de virilité, ce qui ne serait pas facile à admettre devant ses pairs. En outre, comment pourraient-ils le faire avec discernement, n'ayant connu que leur état de pénis mutilé, depuis leur enfance, ce qui les empêche de comparer et de reconnaître les méfaits de la circoncision. Alors, c'est ailleurs qu'il faut statuer sur le fait que ce procédé rituel, qui attente à l'intégrité physique d'un individu et limite son plaisir sexuel ou complique ses relations sexuelles, peut se justifier en termes religieux. Croit-on que le Créateur aurait procédé à une erreur de fabrication? N'est-il pas raisonnable de penser qu'il contrevient à la nature de mutiler le corps ou de lui infliger des mauvais traitements, que c'est même une insulte à faire au Créateur que de croire son œuvre imparfaite? Ou de croire qu'il aurait procédé à l'ajout d'appendices inutiles dans la seule intention de la faire supprimer dans les meilleurs délais, après la naissance, afin d'éprouver l'obéissance de sa créature ou de faire comprendre un autre principe spirituel ou d'amener à le respecter? On peut raisonnablement croire que la circoncision participe du fond agressif de l'humanité, au sortir de l'animalité, et qu'elle constitue une atteinte aux droits de l'enfant, d'où elle doit disparaître, sauf pour des raisons médicales évidentes.

Pour cette raison, tout état qui se dit civilisé doit condamner ces pratiques archaïques et sans fondement, les combattre avec fermeté et les proscrire de son territoire, sous peine de sanctions sévères. À priori, rien ne peut justifier une amputation qui représente une torture gratuite. À partir des justifications scientifiques fallacieuses et similaires, il pourrait proposer, à titre préventif, l'extraction des dents, ce qui leur éviterait l'apparition de douloureuses caries; de leur couper le petit doigt pour leur éviter de se le mettre impoliment dans le nez ou de se le coincer dans une porte; de leur perforer les tympanes, pour faciliter l'épanchement du pus consécutif à une otite ou pour les empêcher d'entendre des propos offensants; de leur crever les yeux pour les empêcher d'assister, impuissants, au triste spectacle d'un monde en perdition.

Les faits risquent de tarder à changer puisque la circoncision donne lieu à des affaires très lucratives (des milliards gagnés aux frais d'enfants impuissants), accompagnées d'un battage médiatique d'apparence scientifique, en Israël, aux USA, en Australie et dans d'autres pays du monde, pour convaincre les gens de faire perdurer cette pratique honteuse. Sauf que les gens sensés ne font déjà plus circoncire leurs garçons ni exciser leurs filles. La Toile mondiale, appelée «Internet» abonde de sites médicaux qui tiennent de tels propos mensongers, se mêlant de montrer des photos de sexes tout à fait normaux accompagnés d'un avis suggérant que ce type de sexe nécessite une opération immédiate. Quoi qu'il en soit, pour que l'opération de la circoncision ou de l'excision soit licite, il faut que celui qui la choisit ou son représentant légal (son tuteur) y consente, sauf en cas d'urgence, ce qui ne peut jamais être le cas en matière de circoncision ou d'excision. De ce fait, pour que le consentement soit valide, il faut qu'il soit libre, obtenu sans manipulation, sans contrainte et sans fausseté. Aussi doit-il être appuyé sur une connaissance des avantages, des inconvénients, des risques et des

alternatives. En outre, le consentement doit être donné avant l'opération dans un moment qui permet au consentant d'y réfléchir.

Sait-on que celui ou celle qui circoncit, parce qu'il dévêt sa victime, manipule ses organes sexuels et les mutilé, transgresse les lois de nombre de pays occidentaux? Lorsqu'il s'agit du cas de la circoncision juive, alors que la règle religieuse veut que le préposé ou l'officiant mette le pénis de l'enfant dans sa bouche et le suce, il y a aggravement de la faute? En tout cas, nul ne pourrait douter que, au Canada, de tels comportements tombent sous le coup des lois pénales relatives à l'attentat à la pudeur et à la pédophilie du moment que la circoncision ne comporte pas de justification médicale.

L'ESPRIT D'ENFANCE

Le Grand Maître Jésus a dit : *«Si vous ne redevenez comme des enfants, vous ne pourrez entrer dans le Royaume des cieux.»* Depuis, on évoque l'importance de l'esprit d'enfance, cet état de pureté, d'innocence, de confiance, de transparence, de naïveté, de spontanéité, de simplicité, de candeur et d'émerveillement angéliques comme état préalable à l'obtention de la connaissance appelée «Sagesse spirituelle» ou «Savoir initiatique».

L'esprit d'enfance consiste à vivre dans le présent dans une intense concentration et une imagination libre, en maintenant un clair souvenir de la vie de l'Esprit, la Réalité véritable. Il porte à vivre dans la simplicité et l'innocence qui garde la confiance en Dieu, le Père-Mère, à vivre dans la joie et l'amour inconditionnel en proclamant clairement sa vérité, en faisant ce qui réjouit le cœur et en résolvant ce qui l'alourdit. Chaque matin, un être peut se lever avec la confiance que l'Univers ne peut que s'occuper de lui, s'il respecte les principes de la Loi cosmique. Ainsi, délivré de la peur, il peut se dire que, à chaque jour suffit son activité et que seul le moment présent compte. Mais cet état d'abandon serein ne doit pas confiner à l'infantilisme, à l'inconséquence, à la négligence ou à l'irresponsabilité.

Au dire des Guides spirituels, l'esprit d'enfance résulte de la rencontre avec l'Enfant divin qui réside dans le cœur ou du contact avec la Triple Flamme qui vibre dans ce centre subtil. Éternellement pur, infiniment confiant dans l'approvisionnement constant de ses Parents spirituels, le Père divin et la Mère céleste, dits la Providence, il peut prendre par la main et diriger directement vers ce qui est bien, bon, beau, vrai et juste puisqu'il désigne le Centre fusionnel de toutes les directions et de toutes les énergies. Il invite à retrouver son enjouement et son enthousiasme pour s'unir à son âme et à son Centre divin, à agir dans l'insouciance, en laissant son cœur s'ouvrir pleinement pour mieux s'unir, dans le présent, au Ciel et à la Terre, ce qui permet de s'unir à toutes les Forces de l'Univers dans la plus sûre des protections.

Nul ne peut fusionner à son Esprit, une étape qui ne se force ni ne s'impose, sans d'abord s'unir à cette dimension de son être, au plus profond de son cœur. Car c'est l'Enfant intérieur qui est et demeure l'artisan la sublime opération ultime de la Réalisation en Dieu. Cet état se développe par l'abolition des barrières mentales et des débordements de l'ego qui éveillent et entretiennent la division et la discorde, qui amènent à devenir grave, sérieux, sévère, compassé, amer et à se flétrir de façon prématurée. Il implique l'adoption du rythme spontané de l'âme qui apprend à un être à vivre dans l'immédiateté, concentré sur ce qu'il aime et sur ce qui importe. Il confère la souplesse intérieure qui amène à refuser de juger autrui et à pardonner rapidement les erreurs, qu'elles viennent de lui ou des autres. Il aide à s'extraire des dogmes et des systèmes, à éliminer les fausses obligations, à réprover l'ambition, l'esprit de concurrence ou de performance.

En revanche, l'esprit d'enfance amène à expérimenter de façon neuve, à imaginer de nouvelles réalités, à se lancer dans des initiatives différentes, à faire preuve d'inventivité, d'ingéniosité, d'esprit ludique. Cette détermination culmine dans l'aspiration à vivre dans l'émerveillement constant de la Présence divine. Car l'esprit d'enfance implique le fait de rester ouvert à ce qui se passe dans l'instant présent, attentif au réel, au-delà de l'Illusion. Il invite à refuser de se laisser emprisonner dans ses connaissances ou par ses biens. Il entraîne dans une course aux secrets et aux trésors où on accepte de poser les *«comment»* et les *«pourquoi»* qui s'imposent. Il porte à rester actif, mobile, pimpant, toujours curieux, vigilant, dynamique, avide de savoir.

L'esprit d'enfance invite un être à progresser dans la maîtrise de la vie par la conquête de lui-même en commençant par s'aimer et par faire confiance à ceux qu'il aime. Aussi ne doit-il jamais craindre son degré de dépendance ou de petitesse apparente, se culpabiliser de ses erreurs, pour rester vrai, intègre, authentique. Surtout, il lui faut accepter son unicité, cette différence qui rend si original, et de là, si précieux, voire irremplaçable dans l'économie universelle. Un être peut se sentir faible, mais à qui cela importe-t-il s'il cherche, à son rythme,

conformément à ses connaissances et ses moyens, la force qui lui manque encore en tant qu'être partiellement inaccompli, mais doté d'un pouvoir infini.

En cela, nul n'est jamais appelé à s'illusionner ou à chercher à réaliser l'impossible, car pourrait l'induire dans l'esprit de performance et dans la confusion qui en résulte toujours, ultimement. L'esprit d'enfance commence par l'enthousiasme qui découle du fait qu'un être se sent très lié à Dieu par un lien indissoluble. C'est le sens de l'Alliance éternelle entre le Créateur et sa créature. Alors, parfaitement confiant, se sentant libre, il s'attache si fort à ses objectifs et à son but ultime, mais sans tension ni attente, qu'il les amène à se réaliser en toute facilité. Toujours, il avance dans la légèreté, la grâce, l'élégance, la finesse, la délicatesse, la facilité. Il ne cherche pas les miracles ni la sagesse ni la perfection, mais l'accomplissement de la perfection du moment, découvrant des petits et des grands bonheurs dans ce qui se propose naturellement à lui, même dans les revers qui l'instruisent et le rendent plus compétent, plus efficace et pertinent. Il sait se diriger vers la Perfection des Perfections par la perfection du moment. Aussi applique-t-il tout son être amoureux dans ce qu'il choisit de faire, considérant que tout ce qui n'est pas rempli d'Amour ne vaut pas la peine d'exister ou d'être entrepris. Il grandit sans idées préconçues, acceptant de porter un regard sans cesse renouvelé sur les réalités et les événements, prenant chaque expérience pour ce qu'elle est, un apprentissage, sans la cataloguer ni la comparer à son vécu du passé.

Par l'application de l'esprit d'enfance, un être se garde libre de se former une opinion en se fondant sur ses réactions immédiates, dégagé des notions anciennes, des hypothèses et des croyances bien ancrées. Ainsi, il n'exagère jamais la négativité de son expérience présente parce qu'il refuse de la comparer à une expérience antérieure. Voilà qui lui permet de prendre des décisions conformes à la réalité immédiate, non à partir de ses préjugés. Qui vit ainsi avance en suivant son cœur, dégagé des notions moralisantes de vices et de vertus, de bien et de mal, se sentant bien dans cette vie qui lui apporte toujours du nouveau, sachant que rien ne peut lui causer de mal s'il reste uni à son Créateur, le Père-Mère. Car qui vit en Dieu reçoit le support du Tout, restant invincible, puisqu'il s'assure de l'impunité, de l'immunité, du maintien de son intégrité, de l'invulnérabilité, de la sérénité et, ultimement, de la Maîtrise totale.